Library of Congress.

Chap. PQ8549

Shelf .A4 C5

UNITED STATES OF AMERICA.

CHANTS
D'INISTOGA
OU
ÉCHOS DU DÉSERT.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES,

36, RUE DE VAUGIRARD.

CHANTS

D'INISTOGA

OU

ÉCHOS DU DÉSERT

PAR

R. A. DE H.,

CITOYEN DE VENEZUELA.

3370
INSTITUT DE FRANCE

PARIS

DAUVIN ET FONTAINE, LIBRAIRES

PASSAGE DES PANORAMAS

1852

PQ8549
.A4
C5

TABLE.

Un mot d'avant-propos. III

PREMIÈRE PARTIE.

POÉSIES FRANÇAISES.

Aux Françaises. 3
Pourquoi riez-vous? 13
Les deux Llanéros. 17
Le Rêve. 21
Le Soldat et le Berger. 23
A Joséphine de ***. 27
A Anna de M ***. 29
La jeune Grecque. 31
Téolinda, ou la jeune Captive d'Aragua. 37
Adieu à Maria. 40

SECONDA PARTE.

POESIE ITALIANE.

All' Anno. 47
Perchè ridi? 54

A Amarilli. 57
A Pindemonte. 63
Addio a Maria. 73
Apoteosi di Napoleone. 78

TERCERA PARTE.

POESIAS ESPAÑOLAS.

Preludios. 99
La Pola. 115
El Moribundo. 126
Por qué te ries? 130
La Piragua. 133
El Soldado y el Pastor. 139
Apoteósis de Bolívar. 143
Himno al Sol. 158
A Ana de M***. 168
Apoteósis de Napoleon. . . . . 170.

UN MOT

D'AVANT-PROPOS.

« Qui êtes-vous? — D'où venez-vous? — *Chants d'Inistoga!...* Qu'est-ce que c'est qu'Inistoga?... » Voilà peut-être ce que pensera quelque houri parisienne, en jetant nonchalamment un regard blasé sur ce nouveau recueil de poésies, qui se présente si mal à propos, à une époque où l'étoile des poëtes a pâli sous le nuage des événements qui nous entraînent vers un avenir aussi sombre, aussi incertain que le ciel du printemps à Paris.

« Qui êtes-vous? — D'où sortez-vous?... » Je pourrais répondre : Qu'importe, si ces vers sont bons? — S'ils sont mauvais, qu'importe encore?... Mais non... Je veux, du moins en partie, satisfaire vos désirs, brillantes filles de la Seine. Et, d'abord, je suis un être un peu étrange : compatriote à la fois des deux colosses du siècle, fils de la Corse et de la Colombie, je salue en même temps l'Orient et l'Occident; voilà pourquoi, tant bien que mal, je m'exprime en trois langues, et chante sur la même lyre

Napoléon et Bolivar. Mon nom, tout à fait ignoré dans votre vieille Europe, a jeté quelque éclat dans le ciel bleu de nos jeunes Républiques; et, moi aussi, j'ai joué un rôle assez important parmi les révolutions, qui, comme dans l'ancien monde, bouleversent encore l'hémisphère de Colomb. J'ai quitté récemment les vertes savanes d'Inistoga, qui me faisaient chanter, et je viens, barde de l'Orénoque, lancer les accords d'une muse sauvage au sein de la France, cette reine du monde, des arts et de la civilisation.

S'ils peuvent conquérir les suffrages de la France, si vous les accueillez avec bonté, vous me connaîtrez plus intimement, je vous chanterai d'autres concerts, et je vous dirai mon nom, qui alors brillera d'un reflet de gloire, puisqu'il sera proclamé par vous; par vous, qui décernez les couronnes. — Sinon, mon luth retournera dans nos plaines, pour mourir sous les *échos du désert*, qu'il n'aurait pas dû quitter peut-être.

Inistoga.

Paris, juillet 1852.

PREMIÈRE PARTIE.

POÉSIES FRANÇAISES.

AUX FRANÇAISES.

Je brave encor les flots de l'Océan qui gronde;
Et du fond des forêts où rit ce nouveau monde
Que fit briller Colomb aux yeux de ses rivaux,
Je reviens, comme lui, bercé par l'espérance,
Et j'ose demander aux FILLES de la FRANCE
Un prix modeste à mes travaux.

Je dépose à vos pieds ces fruits de la nature
Que le barde a cueillis dans ses déserts vivants;
Que de sa verte chevelure
La forêt lui jetait au caprice des vents.

Ne les dédaignez pas, brillantes héritières
D'Héloïse et de Staël, d'Isaure et Deshoulières!...

Ayez pitié de mes efforts!
Ah! ma Muse est sauvage, et mon génie inculte
Ne peut sur vos autels offrir qu'un nouveau culte,
Un culte étranger sur vos bords.

Pour m'entendre, oubliez les concerts de vos cygnes.
Faites taire un instant ces poëtes insignes
Au rhythme pur, harmonieux :
Hugo, Vigny, Musset... ces chants où Lamartine
Semble évoquer pour vous de la sphère divine
L'écho mystérieux.

Oh! je ne connais pas les leçons de Minerve;
Les vierges d'Hélicon n'inspirent pas mes airs :
C'est au fond des forêts que j'ai puisé ma verve;
Ma voix... c'est l'*Écho des déserts.*

Mais venez... vous verrez surgir du sein de l'onde,
Dans sa couleur sauvage et sa virginité,
Un monde plus riant, plus beau que ce vieux monde,
Qui doit son éclat, sa beauté
A ses arts, à sa gloire, à son génie illustre,
A ce sexe qui fait et son charme et son lustre.

Ah ! venez sur mes pas : vous verrez ce ciel bleu
Dont la pompe éclatante et la splendeur provoque ;
Ce palais du soleil sur l'équateur en feu.
Vous suivrez avec moi les pas de l'Orénoque,
Océan des forêts, géant majestueux,
Roulant ses ondes mugissantes,
Qui se courbe et replie en orbes tortueux
Dans ses spirales frémissantes,
Comme un boa dans nos déserts ;
Et puis se déroule et s'allonge,
Et, courant au soleil où son cours se prolonge,
S'élance en mugissant au vaste sein des mers.

Vous verrez sur ses bords la forêt primitive,
Que Dieu lui-même un jour y planta de ses mains,
Baignant ses longs cheveux dans l'onde fugitive,
Qui berce, en sa grâce naïve,
Mille oiseaux, mille fleurs, et des parfums divins.

Voyez sur les pampas qu'à vos regards j'étale,
Le *Llanéro* bouillant qui dompte sa cavale
Au bond sauvage et tortueux.

Voyez ce noir taureau, dont la voix mugissante
Répand dans les airs l'épouvante;
Dont le pied furieux, la corne menaçante,
Fait jaillir la poussière et va troubler les cieux.

Venez! vous entendrez la voix de nos tempêtes :
Le cri de l'ouragan hurlera sur vos têtes
Sans vous troubler d'effroi.
Voyez le caïman, à la gueule qui s'ouvre;
Le jaguar, dont la peau de taches se recouvre,
En vain rugira devant moi.

Gravissez sur mes pas jusqu'aux sommets des Andes,
Où le sol enflammé ruisselle en fleuves d'or;
Vous y verrez planer, ouvrant ses ailes grandes,
Le géant de ces pics, l'impérieux condor.

Nous suivrons de l'Indien la fragile pirogue,
Qui mollement se glisse et vogue
Sur le dos écumeux du fleuve qui mugit.
Il prend sa flèche au vol agile,
Et perce le flanc du reptile,
Qui se dresse en sursaut sur l'onde qu'il rougit.

L'Indienne aux noires prunelles,
Au teint que le ciel a bruni,
Viendra sur le sol désuni
Déployer en courant ses grâces naturelles.

Au pied d'une palme,
Quand l'air doux et calme
Embaume le soir,
La vierge qu'un rêve
Berçait, se relève,
Ouvrant un œil noir :
En vain le cil voile
Cet œil qui dévoile
Ses traits veloutés,
Ainsi qu'une étoile
Aux molles clartés.
La brise légère
Rejette en arrière
Sa longue crinière
Qui bat ses flancs nus.
Alors recommence
Le chant et la danse

Aux tours ingénus.
Son corps en cadence
Se meut, se balance
Pareil au palmier.
Aux charmes qu'étale
Sa voix virginale,
L'amour qui s'exhale
Trahit un guerrier;
Son cœur qui s'agite
Le pousse, l'excite,
Il se précipite...
Il veut un baiser.
Cet œil, cette bouche,
Sa main qui te touche,
Cacique farouche,
Ne peut t'abuser :
L'amour, son extase,
Le feu qui t'embrase
Te disent d'oser;
Va, prends sur sa bouche,
Cacique farouche,
D'amour le baiser.

La gloire aussi, la gloire éveille mon génie :
J'ai parfois évoqué les mânes des héros,
Et fait résonner nos échos
Des noms d'indépendance et d'honneur et patrie !
L'enthousiasme encore a pour vous sa magie,
Et votre âme héroïque a souvent palpité
Aux cris de la *victoire* et de la *liberté !*

La France aussi parfois vient inspirer ma lyre :
Car je l'aime, la France, ainsi que vous l'aimez ;
J'ai vu ses coteaux parfumés,
Et son nom a souvent excité mon délire.
La France est le pays des arts et de l'honneur,
Et de mes jeunes ans je lui dois le bonheur.
Enfant, j'ai bu les eaux de la Seine et la Loire :
Cet air qui luit pour vous, mon cœur l'a respiré,
Et mon enfance a savouré
Vos fleurs et vos parfums, vos chants d'amour, de gloire !

Et je veux évoquer l'ombre triste et captive
De la tendre Cora qui dort au bord du lac ;
Et je vous chanterai les hymnes que Capac

Aux enfants des Incas modulait sur la rive.
Et de Téolinda je vous dirai le sort;
Elle, qui d'amour folle, à l'onde fugitive,
Aux étoiles, aux bois, d'une voix si plaintive,
Contait de son amant les malheurs et la mort.

Et toi, de Bogota généreuse héroïne,
Pola, Jeanne du sud!... toi dont la mort divine
Sauva notre patrie et finit nos malheurs;
Mon génie inspiré fera donner des pleurs
A ton courage, à ta mémoire,
Et j'ornerai de blanches fleurs
La tombe qui recueille et ton nom et ta gloire!

Ah! pourrais-je oublier les hymnes de l'amour?
Ce lien de nos cœurs avec le cœur des femmes?
Ce sentiment divin qui fait surgir nos âmes
Aux clartés du vrai jour?
Filles d'Ève et d'Adam que l'Éden nous envie,
Vous versez dans nos cœurs le baume de la vie:
Le souffle inspirateur qui sort de votre sein
Est plus puissant que le destin,

Dont l'inflexible loi nous presse et nous gouverne.
Vous formez le poëte et créez les guerriers :
C'est votre pouvoir qui décerne
La palme aux chants divins, aux héros les lauriers;
Et, soumis au verdict, l'univers se prosterne.
Pour un seul regard de vos yeux
On fait la guerre aux rois... on la ferait aux dieux !

Ah! vous donnez la gloire et semez les désastres!...
Pour votre front si radieux,
Les anges, autrefois abandonnant les astres,
Perdirent Éden et les cieux!...
Non, non.. Vous nous sauvez!.. Vos prières, vos larmes
Ont souvent du destin révoqué les décrets;
Et, pour calmer nos maux, pour bannir nos alarmes,
Vous avez de divins secrets.
Dans ce monde déchu, vous remplacez les anges;
Seules vous possédez ces talismans étranges
Qui relèvent des cœurs le courage abattu :
Dans votre mission, Dieu même vous anime;
Votre vie est d'amour, votre tâche est sublime,
Et votre gloire est la vertu!

Femmes! à vos bontés le barde s'abandonne!
C'est de vous qu'il attend la modeste couronne
Qu'il brigue et réclame à vos pieds.
Ainsi qu'un pèlerin qui touche au sanctuaire,
De votre âme céleste à l'abri tutélaire,
Je viens confiant, et m'assieds.

Mais, Filles de saint Louis, je ne suis qu'un barbare,
Né sur un sol brûlant, où la Muse est avare
Des tons mélodieux qu'elle vous prodigua.
Accueillez ces accords que le désert m'inspire,
Houris aux blanches mains, et donnez un sourire
Aux Chants d'Inistoga!

POURQUOI RIEZ-VOUS?

A Mercédès P*** de Caracas.

Je ris!... Ah! souvent le sourire
N'est point un gage de bonheur!
Je ris quand mon âme soupire...
C'est une trêve à la douleur!

Parfois sur ma lèvre il se glisse
Ainsi qu'un éclair dans la nuit :
Mais tu ne sais pas, lorsqu'il luit,
Quel est au fond l'affreux supplice!

Souvent d'amertume rempli,
Pour secouer mes lourdes chaînes,
Pour endormir de longues peines,
Je plonge un instant dans l'oubli.

Parfois aussi, l'âme contrainte,
Je veux dérober son tourment;
Je ris... car pourquoi de ma plainte
Toujours froisser ton cœur aimant?

J'ai vu couler ma sombre vie
Comme un torrent dans les déserts;
Et dans la coupe aux flots amers
J'ai bu le vin jusqu'à la lie.

Mais, lorsqu'à tes pieds je me vois,
Je crois retrouver l'espérance;
Car pour apaiser ma souffrance
Il est un baume dans ta voix!

C'est assez que mon cœur gémisse
Quand le soleil au loin s'enfuit,
Et qu'il abandonne la lice
Aux sombres coursiers de la nuit.

Alors, ton regard qui fascine
Fait place aux fantômes du soir;
Mon front s'abat sur ma poitrine,
Et je me livre au désespoir.

Mais, quand ton aspect me console,
Quand sur ton front rit la gaieté,
Et cette brillante auréole
De la jeunesse et la beauté;

Quand ton regard sur moi rayonne,
J'oublie un instant tous mes maux,
Et le bonheur qui t'environne
M'apporte du moins le repos.

Cette lumière qui t'inonde
Sur moi s'épanche et me ravit;
Mon cœur, emporté sur cette onde,
S'éveille à ce charme : il revit!

Je rêve au bonheur, je m'y livre,
Je me berce en un doux émoi!...
Hélas! un instant je m'enivre,
Et veux sourire... comme toi!

LES DEUX LLANÉROS.

LE PREMIER.

L'amour, ce fier tyran du monde,
Fit mon malheur!

LE SECOND.

C'est l'amour qui fait à la ronde
Notre bonheur!

LE PREMIER.

J'aimais Rita du fond de l'âme,
Comme on doit aimer dans le ciel!
Mais de trahir mes vœux, ma flamme,
Elle se fait un jeu cruel!

D'une blessure trop profonde
Saigne mon cœur!
L'amour, ce fier tyran du monde,
Fit mon malheur!

LE SECOND.

C'est l'amour qui fait à la ronde
Notre bonheur!

Avez-vous vu ma mulâtresse
Rugissant d'amour et d'orgueil?
Comme un serpent elle caresse,
Et vous fascine de son œil.
Son regard dont le feu m'inonde
Ravit mon cœur!
C'est l'amour qui fait à la ronde
Notre bonheur!

LE PREMIER.

Mon coursier fidèle et ma lance
Sont mes amours!

LE SECOND.

C'est mon Inès dont la présence
Fait mes beaux jours !

LE PREMIER.

Rita volage me délaisse
Pour un blanc qu'elle trahira.
Blanco ! jouis de ton ivresse ;
Demain ton bonheur finira !
Je voue au dieu de la vaillance
Mon bras, mes jours...
Mon coursier fidèle et ma lance
Sont mes amours !

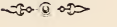
LE SECOND.

C'est mon Inès dont la présence
Fait mes beaux jours !

Elle aime le feu, le carnage,
Dans la mêlée elle sourit :

Pareille au caïman elle nage,
Comme un cheval elle bondit.
Mon coursier fidèle et ma lance
M'auront toujours ;
Mais c'est Inès dont la présence
Fait mes beaux jours !

LE RÊVE.



A Madame la Princesse de la M***.

Une nuit je rêvais!... Je croyais voir ma mère...
Ma mère!... c'était toi, ta démarche, tes traits!...
Églé, combien tu m'étais chère!
Il est si doux de voir après sept ans sa mère!...
J'étais dans tes bras, tu pleurais...
Qu'il me semblait heureux ce moment plein de charmes!
Tes purs épanchements, tes caresses, tes larmes
Et le doux palpiter de ton sein maternel,
Et ton sourire et ta tendresse
Ravissaient tous mes sens de plaisir et d'ivresse!
Je croyais retrouver un bonheur éternel!

Hélas !... l'Orient se colore,
Les premiers feux du jour allaient chasser la nuit ;
Le songe m'échappe et s'enfuit...
Tu n'étais plus ma mère... et je t'aimais encore !

LE SOLDAT ET LE BERGER.

LE SOLDAT.

Berger, fuis ces champs, les bois, la prairie,
Où, lâche, on croupit et meurt sans renom !
Réponds à l'appel que fait la patrie
A ceux dont le cœur frémit à son nom !
Accours dans nos rangs... l'honneur te l'ordonne !
Déjà la fanfare appelle au combat :
Entends dans les airs le bronze qui tonne...
Berger, lève-toi !... Viens, fais-toi soldat !

LE BERGER.

Si la guerre et la victoire
Font bondir ton cœur épris,

Je n'aspire qu'à la gloire
Dont l'amour fait tout le prix!
Sous cette ombre je m'enivre
D'un sommeil doux et léger :
A leur charme je me livre...
Ah! soldat... fais-toi berger!

LE SOLDAT.

Berger, que dis-tu?... Qui! moi, dans la foule
Poursuivre avec toi d'ignobles sentiers?
Au pied du drapeau qu'au vent je déroule,
Tombons, s'il le faut, mais sur des lauriers!
Ce noble étendard m'excite et provoque;
Brise ta houlette et vole au combat!
La gloire t'attend... sa voix nous invoque...
Berger, lève-toi!... Viens, fais-toi soldat!...

LE BERGER.

Cette gloire menaçante
A pour moi trop peu d'appas :
Dans sa fougue rugissante
Vois la mort qui suit ses pas.

Contre moi Pola conspire,
Sous ses lois pour me ranger.
Si tu vois son doux sourire...
Ah! soldat... fais-toi berger!

LE SOLDAT.

Le monde s'agite... et toi, tu reposes!

LE BERGER.

Ce doux repos me rend heureux!

LE SOLDAT.

La palme s'apprête...

LE BERGER.

Oh! vois!... De ses roses
Pola vient orner mes cheveux!

LE SOLDAT.

Écoute ces cris de gloire et d'alarmes!

LE BERGER.

J'entends d'amour un son léger.

LE SOLDAT.

Je te fais soldat... Volons... prends mes armes !

LE BERGER.

Tiens ma houlette, et sois berger !

A JOSÉPHINE DE ***.

Dieux ! quels attraits ! Dieux ! quel regard céleste !
Que son sourire est gracieux !
Dans ce bas monde, où luit ton front modeste,
Ange, viens-tu nous révéler les cieux?
Je m'y croyais !... Et de ce doux asile
Il faut pourtant que je m'éloigne aussi !
O ma patrie, où je m'exile,
Me rendras-tu ce que je perds ici?

J'allais rêver d'amour !... et l'espérance
Déjà m'enivrait de bonheur !
J'allais brûler !... O roses de la France,
De quel éclat vous ravissez mon cœur !

Ce doux parfum que votre bouche exhale
Peut-il encor se respirer ailleurs?
Zéphyr de ma terre natale,
Caresses-tu d'aussi brillantes fleurs?

Mais le bonheur, dit-on, n'est qu'un doux songe :
L'amour s'enfuit dans un soupir...
Ah ! s'il est vrai, je veux de ce mensonge
Bercer mon âme avant de m'assoupir.
Je rêverai ce que mon cœur adore;
La nuit, du moins, il me sera rendu.
Je veux rêver, rêver encore,
Et je croirai que je n'ai rien perdu !

A ANNA DE M***

DE CARTHAGÈNE.

Un attrait si puissant te suit et t'environne;
Ta grâce est si touchante, et sur ton front rayonne
Un charme si vainqueur;
Que mon âme se livre au plus riant des songes
Qui l'enivraient un jour, et de leurs doux mensonges
Se berce encor mon cœur!

Pour toi j'échangerais un sceptre, une couronne,
Et l'empire, et la gloire et tout ce qu'elle donne,
Anna, si j'étais roi!...
Si j'étais troubadour, je donnerais ma lyre,
Et les chants immortels que l'univers admire,
Pour un soupir de toi!

Si j'étais un de ceux qui chantent ses louanges,
J'oublierais Dieu, le ciel, les saints concerts des anges,
Pour suivre un autre bien!
Si j'étais Lucifer, je secouerais mes ailes,
Et j'irais à tes pieds cueillir des fleurs nouvelles
Dans un nouvel Éden!

LA JEUNE GRECQUE.

Déjà l'aube a doré le sommet des montagnes :
C'était l'heure où, jadis, près du toit paternel,
Avec mes aimables compagnes,
J'allais parer de fleurs les marches de l'autel.
L'oiseau sous le feuillage a salué l'aurore,
Il répète encor ses concerts;
Et moi, toujours en proie au mal qui me dévore,
Je pleurais seule hier au sein de ces déserts,
Et seule ici je pleure encore!

J'ai quinze ans... et déjà les plus affreux malheurs
Ont pesé sur ma tête... et je suis orpheline!
J'ai vu tomber sur nous la vengeance divine...

Dieu !... je suis innocente, et je verse des pleurs !
Qu'elle est triste ma destinée !
J'ai quinze ans... et déjà je meurs abandonnée !

O fleuve paternel ! ô sinueux Pénée !
Que ton murmure est doux ! que ton cristal est pur !
Combien de fois, par ton cours entraînée,
Tu m'as vu folâtrer dans ton limpide azur !
Pleure, pleure avec moi ma triste destinée :
J'ai quinze ans... et déjà je meurs abandonnée !

Dans les plis de ma robe en vain, légers zéphyrs,
Vous vous jouez... en vain votre souffle caresse
De mes cheveux la longue tresse :
Les malheurs, les soucis ont flétri ma jeunesse,
Et mon cœur, navré de tristesse,
Pour répondre à vos jeux, n'a plus que des soupirs !

En vain votre aile se repose
Sur ces gazons mourants, autrefois si fleuris ;
Vous ne devez plus voir épanouir la rose,

Ni blanchir mes jasmins que j'avais tant chéris :
O fleurs! qu'une autre vous arrose,
Si vous pouvez germer sous ces brûlants débris!...

Tu modules en vain la voix dont tu me charmes,
Tu ne peux, Philomèle, assoupir mes douleurs;
J'ai toujours présents mes malheurs,
Et, tant que je vivrai, je verserai des larmes!

Ma douce mère, hélas! n'est plus!
Oh! viens plaindre une enfant qui sous son mal succombe;
Viens pleurer avec moi tous ceux que j'ai perdus,
Car mon père avec elle est couché dans la tombe!

Naguère il est tombé sous le fer ottoman!
Et ma mère, cédant à sa douleur profonde,
A terminé sa vie... Et l'affreux musulman
Viendra me trouver seule au milieu de ce monde!

Dieu de la Grèce et de Sion,
Toi dont saint est le nom, toi dont l'Église est sainte,

Tu vois ma douleur et ma crainte,
Tu vois ma désolation;
Écoute, Adonaï, ma prière et ma plainte!
Ne m'abandonne pas dans mon affliction!

Tu prends pitié de ma misère;
Ta bonté me protége et ta main me défend :
Quand je verrai la mort, au pied du sanctuaire
J'irai cacher mes jours... car je n'ai plus de mère
Pour secourir sa jeune enfant.

Que dis-je?... Tes autels, ton Église est brûlée;
Les musulmans ont tout détruit :
Et moi, je fuyais seule au fond de la vallée
Pendant l'horreur de cette nuit.
Je suis une pauvre exilée,
Et j'entends sous mes pas la mort qui me poursuit!

Hélas! je n'irai plus dans nos vertes campagnes
Fouler les tapis de gazon :
Je ne dirai plus la chanson

Qu'en dansant répétaient mes joyeuses compagnes ;
Et je ne verrai plus, du sommet des montagnes,
Monter le jour à l'horizon.

On m'avait dit pourtant que je serais heureuse !...
Je devais savourer les baisers de l'amour ;
On vantait ma beauté, ma voix harmonieuse,
J'allais être mère à mon tour...
J'étais naïve et sans détour ;
Je crus à ce langage, et mon âme rêveuse,
Devançant l'avenir, invoquait un beau jour...
Mais tout a disparu dans la nuit orageuse,
Et j'ai tout perdu sans retour !

O malheureuse ! pleure, pleure !
Ta beauté, ta fraîcheur vont bientôt se flétrir !
J'entends sonner ma dernière heure...
Dieu ! si jeune et si belle... il faut donc que je meure ?
Mais si je dois aux cieux, dans leur chaste demeure,
Voir les parents que tu m'as fais chérir,
Mon Dieu !... je te bénis !... Mon Dieu, je veux mourir !

Elle dit; et, courbant sa tête languissante,
Comme un baiser d'amour qui meurt en soupirant,
Comme le bruit plaintif d'une vague expirante,
Son âme exhale un son mourant,
Et laisse aux bords des flots sa dépouille innocente.

TÉOLINDA,

OU LA JEUNE CAPTIVE D'ARAGUA.

Luttant sous le poids des malheurs,
Jadis une jeune captive,
D'une voix touchante et plaintive,
Ainsi lamentait ses douleurs :
De ma vie à peine à l'aurore,
Quoi ! l'on voudrait trancher le cours !
Ma mère, oh ! vole à mon secours...
Je ne veux pas mourir encore !

Le souffle embaumé du printemps
Nourrit et protége la rose;
Et moi, comme elle, fraîche éclose,
Dois-je mourir avant le temps?...

Je suis innocente, et j'implore
Le Dieu qui commande au destin :
Je n'ai vu luire qu'un matin...
Je ne dois pas mourir encore!...

Je suis sans remords : mon sommeil
Est plein des baisers de ma mère ;
Je vais de chimère en chimère
Jusqu'au moment de mon réveil.
Parfois de ma harpe sonore
Je crois tirer des sons touchants :
Mon père applaudit à mes chants...
Je ne puis pas mourir encore!

Que le soleil est radieux!
Et le zéphir!... comme il caresse,
Comme il se joue avec la tresse
Dont les flots noirs baignent mes yeux!
En vain ce cercueil qui dévore
Toujours se présente à mon seuil ;
Il n'est pas pour moi son linceuil...
Je ne dois pas mourir encore!

Pourtant à travers mes barreaux,
J'entends les soupirs et la plainte,
Et dans ce séjour de contrainte
Je soutiens l'aspect des bourreaux.
Je vois la pitié qui déplore
Le calme trompeur de mes nuits...
Mais, hélas! malgré mes ennuis,
Je ne veux pas mourir encore!

Je suis trop jeune pour mourir!
Hideuse mort, tu peux attendre!
Près d'un époux aimable et tendre
Mon teint va bientôt refleurir.
De la beauté qui me décore
L'éclat n'est pas mort dans mes yeux :
Mon front est pur et gracieux...
Je ne veux pas mourir encore!

ADIEU A MARIA.

Tu ne peux l'oublier, ce cruel sacrifice!
Je t'adore et je pars!... Ainsi le veut le sort.
D'un cœur connais-tu le supplice,
Quand pour briser sa chaîne il se rompt sous l'effort?

Et ma torture augmente en ce combat funeste
De l'honneur qui s'acharne avec la passion,
Lorsque je sens qu'il ne me reste
Pas même une légère et douce illusion!

Je crus voir un instant sourire l'espérance,
Qui me berçait encor d'un lointain avenir...
C'était un rêve dont l'absence
N'a laissé dans mon cœur qu'un triste souvenir!

Mais pourquoi me sevrer de ce regard que j'aime?
Toi qui vois ces combats, pourquoi me craindrais-tu?
Pourquoi me lancer l'anathème?
Quel souffle peut ternir la fleur de ta vertu?

Mon amour est immense, il est vrai... Mais ton âme
Ne peut m'attribuer un sinistre dessein;
Et si tu crains encor ma flamme,
Je saurai l'enfermer dans le fond de mon sein.

Tu me fuis... Ta rigueur de mon état abuse :
J'obéis et me tais... Je ne sais que souffrir!
Et ta cruauté me refuse
De voir ton doux aspect... Te voir... et puis mourir!

Craindrais-tu les propos et les regards du monde?
Ses traits acérés et subtils?
Ah! je n'ai que mépris et que haine profonde
Pour son sarcasme amer et ses propos si vils!

Mais non... Tu dois le craindre! Évite la blessure
Que pourrait t'infliger son langage impudent;

Car, lorsqu'il lance une morsure,
C'est un venin mortel que fait couler sa dent.

Comme une ardente lave, il détruit, il consume
Et l'innocence et la candeur;
Ou, tel que l'escargot, de sa sordide écume,
Il ronge en flétrissant la plus brillante fleur!

Que ne t'ai-je connue au milieu de ces belles,
Lorsque d'un vol audacieux,
Libre, je m'égarais sur de légères ailes
Parmi ces nobles fleurs qui fascinaient mes yeux!

Quand, volage, inconstant, sans entrave et sans chaînes,
Dans l'âge bouillant des désirs,
J'invoquais en chantant, au sein des nuits sereines,
L'amour, la liberté, la gloire, les plaisirs.

O passé sans retour!... O souvenir funeste!
Ma vie est désormais comme un torrent qui fuit!
L'espoir est perdu... Je déteste
Ce que j'aimais.. Tout meurt!.. Tout est pour moi la nuit!

Le *devoir* aujourd'hui loin de tes yeux m'exile :
L'*honneur* me condamne à souffrir !
Et je dois te laisser, et dans un morne asile
Dévorer ma douleur en silence... et mourir!

La vertu, nous dit-on, le monde ainsi l'exige;
Cette peine, il l'impose aux cœurs les plus aimants;
Il flétrit mes vœux, il inflige
Au plus ardent amour les plus affreux tourments.

Je ne vis que pour elle... et l'amour qu'elle inspire
Il me faut l'expier par un retour fatal!
Eh quoi!... ne puis-je la séduire?
Ne puis-je la soumettre à ce joug infernal?

Quand je vois ces trésors de grâce et d'innocence,
Je sens qu'au fond du cœur me ronge un noir poison
J'éprouve un écart de démence
Qui me pousse, et m'entraîne, et trouble ma raison

Non, je dois t'éviter... Je lutte en vain... j'expire
Dans un cercle horrible et fatal...

Et ce souffle brûlant qu'autour de moi j'aspire,
Pourrait empoisonner ton air pur et vital!

Il faut te fuir!.. Adieu!.. Mais quand mon cœur se froisse,
Mes maux seront-ils oubliés?
Non, non!... Tu dois sentir, à ma mortelle angoisse,
Que je laisse mon âme et ma vie à tes pieds!...

Si je pouvais du moins, comme un céleste gage,
Arracher à ton âme un signe de... pitié!...
Si je voyais sur ton visage
Briller comme un éclair un souris... d'amitié!...

S'il daignait m'accorder ce regard qui me charme,
Un gage de douleur au moment de partir...
Je vois dans tes yeux une larme...
Une larme!... O bonheur!... je puis enfin mourir!

SECONDA PARTE.

POESIE ITALIANE.

ALL' ANNO.

Ti sciolse appena 'l morso
Da sua magione 'l Tempo, u densi gli anni,
E i mesi, e i giorni impazïenti, e l'ore
Co' secoli han dimore,
Fosco spiegando i vanni,
Anno novello, a noi drizzasti 'l corso.
Ed ahi! qual ne ti festi!
Gravido 'l seno di procelle, e avvolto
D'opache nubi il volto,
E di nembose cinto orride vesti,
E irsuto il crine e incolto,
Sì che al guardo sembravi atroce e fero
Di disastri e d'omei crudo foriero.

Ma or che cangiasti aspetto
E con ridente ciglio a noi ti mostri,
Tutta si rinovella omai Natura;
Sereno è 'l cielo, pura
E l' etra intorno, e i nostri
Sguardi si pascon di felice obbietto.
Nasce purpureo 'l giorno,
E d' aurata rifulge amica luce :
Ovunque appien riluce
De' fulgidi suoi raggi il sole adorno,
E, quando il carro adduce
Su l' estrema d'occaso indica gente,
Bello si volge a noi, benchè languente.

Deh! salve, Anno novello,
Anno beato, che di gioja 'l seno
Ne inondi e di piacer! salve, nov' Anno!
Perchè sì ratto vanno
Giorni sì lieti?... Sieno
Più lunghi almen, poichè splendi sì bello.
Deh! scorran men veloci,
Poichè cangiar gli eventi io scorgo omai,

E i mali tutti, e i guai
Cangiati in gaudio, e di letizia voci
Destarsi... Ah! che fia mai!...
Perchè muti sembiante, e perchè irati
Volgi cruccioso i lumi, e bieco guati?

Ah! 'l veggio ben, che nuove
Sciagure ne minacci e guerre e affanni!
Ecco già veggio, o di veder già parmi
Crudo turbine d'armi,
D'Italia insorto a' danni,
Che s'inalza da l'Orsa, e lento muove,
E fassi ognor più denso.
E qual, nel tempestoso adriaco mare,
Picciolo in prima appare
Nuvol ne l'alto che si stende immenso,
Tutto convolve, e pare
Che muova guerra al mar ed a le stelle,
E tuoni manda e turbini e procelle;

Tal sovra noi si posa
Gravido d'arme il fero turbo orrendo,

E piomba e scoppia, e da l'aperta bocca
Ampia falange sbocca
Cui vomita fremendo.
E come al seminar (mirabil cosa!)
Dei denti del dragone,
Nascer vide d'armati immensa schiera
Cadmo, che poscia in fiera
S'ucciser furibondi aspra tenzone;
Tal veggio a schiera a schiera
Piover feroci in su le apriche valli
Pedoni e cavalier, armi e cavalli.

Già già le acute squille,
Sento dovunque e i bellici strumenti:
Al rintronar dei bronzi entro le selve
Rintanansi le belve,
E co' pastor gli armenti:
Già s'inalzano al ciel fuochi e faville.
Mille nel sen raccogli,
Italia, orrendi colpi; e palpitanti
Sotto i tetti tremanti,
Odo le madri e l' atterrite mogli

Singulti alzare e pianti.
Ahimè! presaghe de' commun perigli,
Stringonsi al seno e sposi e padri e figli!

Italia, or ti rimembra
Del feroce Affrican le stragi e l' onte,
Quando dal giogo a te fatal poteo,
Mille e mille al Tarpeo,
Colpi avventando, un monte
Far d'elmi e d'aste e d'insepolte membra :
Ti ricorda le piaghe
Più recenti ch' a te nel seno aprio,
Lo sdegno atroce e rio
Di Lamagna e di Gallia ancor non paghe.
Ahi! quanto allor soffrio
Tua prole, Italia, e quanto n' ebbe danno,
Il san le terre, e i tinti fiumi 'l sanno!

Vedi le altere, ultrici
Ire converse in dispietata guerra;
Vedi già muover le nemiche schiere

Ed affrontarsi fiere :
Rosseggia omai la terra.
Scorre Marte le valli e le pendici,
Ed ha la morte al fianco :
E l' suol su cui fiorir dovean le biade,
Aste germoglia e spade.
Da' colpi oppresso l' arator vien manco,
E 'n su l'aratro cade...
Tutti caggion tuoi figli, Italia, e aita
Dar lor non puoi tu che lor desti vita!

E chè!... del sangue tinta
Vederti pur degg' io che spiccia a rivi
Dalle ferite che nel fianco porte?
E 'l suono udir che a morte
Ti sfida? Eppur tu vivi...
Oppressa vivi, ed abbattuta e vinta!
Ma no... tanto ne sgorga,
Che cedi e manchi alfin, e tutta langue
Tua debil salma esangue!
Ne speme omai riman che più risorga
Col valor prisco 'l sangue...

Mira, Italia, i tuoi danni, e piangi intanto;
Chè sol ti resta a tuo conforto 'l pianto!

Ma sì funesti auguri
De l'iracondo mar sperdano i venti;
E più felici, da' lor templi eterni,
Faccian per te i Superni
Scorrer gli umani eventi,
Onde 'l tuo impero alfin si rassecuri:
Nè più nemica schiera
Si faccia del tuo mal bella e gioconda;
Ma, d'alto onor feconda,
L' antica gloria in te rifulga intera.
Io, da l' esarea sponda,
E poi dal vasto americano lido,
Attenderò di tua vittoria 'l grido.

PERCHÈ RIDI?

Rido, sì... Ma non è 'l riso
Alla gioja ognor compagno :
Quando meno a te mi lagno,
Forse più m' ange 'l dolor!
Talor scerni in sulle labbra
Un sorriso che balena;
Ma non sai quanta è la pena
Che mi strazia in fondo al cor!

Ah! se *rido*,... è che un instante
All' obblio s'accoglie l' alma;
E al folgor d'infinta calma
Striscia rapido un balen :

È che intento agli occhi tuoi
Occultare il mio cordoglio;
Poichè infondere non voglio
Nel tuo petto il mio velen.

È la vita così oppressa
D'aspri omei, di duol profondo!
E vuotato insino al fondo
S' è 'l rio calice per me!
E talora a te m'accolgo
Quando più 'l dolor mi preme;
Tu sei l' unica mia speme...
Trovo un balsamo a' tuoi piè!

Lascia pur ch' allora i' gema
Quando il sole al mar discende;
E la notte il manto stende
Di tristezza, e cuopre il suol;
Quando solo e derelitto
La mia testa al suol s'inchina,
E tua luce alma, divina
Non m'appar, più grato sol!

Ma qualor lampeggia e brilla
Il tuo angelico sorriso,
E l' aureola ch' al tuo viso
Da beltade in fior d' April;
Quando il molle alito aspiro
Che tua atmosfera pervade,
Quella quiete che t' invade
Striscia in me soave e gentil;

Dei tuoi lumi allor vivace
Il folgor m' arde e m' accende;
E un incanto in me discende
Che sol puote il ciel mandar :
Novi sensi, nova vita
Un istante l'alma innonda,
E 'l tuo riso oimè! gioconda
Tenta insana d' imitar!

A AMARILLI.

Me non invano scote un Dio, nè invano
Ne l'imo petto almo furor m'inspira;
S'agita l'alma; la sonante lira
Cerca la mano.

Le fibre un sacro grato orror mi scorre,
Vibra lo spirto vive fiamme e lampi;
E de la Fama pei sonori campi
Fervido corre.

Sentomi il core flagellato e punto
Da ignoto affetto, da novel desio.
Un Nume forse celebrar degg'io
In cielo assunto?

O deggio a Eroe, che nel sentier di gloria
Stampò vestigia, dar preconii e lodi,
E de la cetra co' sonanti modi
Farne memoria?

Te sol m'accenna l'alma Dea Castalia,
Saggia Amarilli, te a l' aonie suore
Sacra, ed a Febo, te del Serchio onore;
Pregio d'Italia!

Ed è ben giusto, che a sonar tua lode
La giovin lingua, ch' inesperta ancora,
Pur grato finge dolce suon talora,
Tremula snode.

Tuo Serchio vidi; già il quint' anno volse
Dacchè, l' immenso americano lido
Lasciato a tergo, ne l' amico nido
Lucca m'accolse.

Te folgorante d' immortal splendore
Vide 'l mio genio, e meraviglia n'ebbe;

Udi tuoi modi; lo stupor accrebbe
Cupido il core.

O 'n mezzo a insigne d' apollinei Vati
Schiera felice schiuda 'l varco ai canti,
O a' generosi de la terra avanti
Regi scettrati;

O del Tonante le furtive fiamme
Tu membri in dolce lusinghiero carme,
Par che la lira Delio stesso t'arme,
Par che t'infiamme.

O se prostesa su l' antica tomba
Di Lui, che primo l' itala favella
Temprò Maestro, si che ognor più bella
Fama rimbomba;

Piangi canora, e sue sventure in dolce
Stile, novella Filomena plori,
Tua voce, alunna de le Muse, i cori
Placida molce.

Ma se poi s' arma di sonora tromba,
D' Itali modi i grechi suon vestendo,
E tra le pugne, tra 'l furore orrendo
Alto rimbomba;

Tutta si scote paurosa l' alma,
E umil t' adora con interno sfogo;
Ché già t'appresta dal pegaseo giogo
Cinzio la palma.

Te udii, nè osai da l' animato legno
Erger tributo di mertate lodi;
Chè te credei troppo a miei rozzi modi
Inclito segno.

Ma ora mi sveglia dal mio sonno un Nume;
Ch' al merto dia armonizato canto
Vuole, e balena sovra mi alma intanto
Vivido lume.

Te canto adunque! Con maggior laudarte
Onda lucente d' armonia m'accingo;

Gia 'l nome tuo ne la de l' orbe spingo
Ultima parte.

Inno loquace, mia canora cetra,
Avventa, e cinta d'almo allor le chiome,
Canta Amarilli; manda altera 'l nome
Lucido a l'etra.

Parto, o gran Donna! La regal Parigi
Stende a miei lumi sue delizie industri:
Vedrò la sede de' Borbonj illustri,
Vedrò Luigi.

Me udrà la Senna con non usi accenti
Menar tua fama su le vaghe sponde;
Le Ninfe i verdi sporgeran da l' onde
Vertici algenti.

Plauso daranno; e i liquidi cristalli
Lasciando, intorno mi verranno snelle;
Ed io, festoso tesserò con elle
Liberi balli.

Me udran i vasti d' Occëano campi
Laudar tuo nome nobilmente altero,
E vestiranno il cerulo sentiero
Fulgidi lampi.

Al dolce nome su l'alata prora
L' ire de' venti frangerò sonanti;
E 'l mar crespando spingeranne avanti
Placida un' ora.

Ergerà muto la superba testa
L' Oceano Padre a la gentil melode,
E placheranne su l' adunche prode
L' atra tempesta.

Godi, Amarilli! la tua speme avviva;
Per te l'obblio, per te è la Morte vinta;
Per me tua fama ver l' estrema è spinta
Indica riva!

A PINDEMONTE.

Nol volle il Fato! E pur quanta nel petto,
Quanta io pur mi sentia crescer vaghezza,
Nobile amico, di veder quel tuo
Coronato di pioppi Adige padre!
Di passeggiar lungo sue rive, e l'onde
Seguir degli occhi, e, tra le opache grotte,
De le Ninfe giulive il verde crine
Glauco umore stillante, e l'occhio azzurro
Contemplar, che le sponde allegra e avviva!
Qual mi pungeva il cor desio fervente
Di vagheggiar tue mura, alta Verona,
D'ammirar tue bellezze, e ad uno ad uno
Visitare i tuoi templi, i tuoi palagi,
E quante in seno alberghi inclite, belle,

Utili cose, e pria di tutto, il grande,
Tuo sovrano splendor, egregio figlio
Sì caro a le Tespiadi, e al Dio del giorno!
Felice te, sublime Cigno altero,
Che tanta in seno ippocrenea dolcezza,
E tante volvi in sen delfiche fiamme!
Felice te! La gloria tua, la fama
Eccelsa tua, tra ben mill' anni e mille,
Non mai stanche di splendere, quagli astri
Folgoreggianti infra le oscure nubi,
Nell' italico ciel striscia dorata
Imprimeran che non paventi occaso.
E te non vidi! E non potei divoto
Quello spirto adorar che 'n te s'asconde!
E non potei baciar tua man! Nò, tanto
Dal nemico destin non mi fu dato!
Ah! Pindemonte! indarno al ciel rivolto
Deprecavi da noi nembi e procelle!
Invan traevi dal canoro elettro
Inno di pace a' numi, e risonante
Da' patrii colli e da l'Adriache sponde
La tua voce dolente un più sereno

Sovra Ausonia chiedea tempo a' Superni!
Alla pace un altar ergevi : sovra
Già biancheggiava un simulacro, e pace
Invocare i' t' udia : Pace! gridavi...
Ma la tua voce e i suoi soavi preghi
Tra gli atri flutti e gli spumosi gorghi
Del furibondo Egeo portava 'l vento.
Non ancor si placò de' Numi irati
L'orrendo antico sdegno, e di placarlo
Non fia che speri, almo Poeta. Il nembo
Disparve sì, che sovra Italia denso
Scorrea battendo i tempestosi vanni,
E i sottoposti piani, e le cittadi
Di disastri e di lutto empieo scoppiando :
Disparve un poco, è ver, e più purgato
Parve il cielo un istante, ed Eolo tacque.
Ma vè! che sbuffa da l'Occaso, e lampi
Desta e tuoni e procelle, e par che tutto
Convolva il mar, che ruinoso il lito
Scote e flagella orribilmente. Guerra!
Guerra tremenda ancor ne freme intorno!
Già 'l funesto cimier fosco lampeggia;

E con la ferrea mano, onde affatica
Le redini fatali, in mezzo a' campi
Gli sbuffanti destrier agita e spinge.
Diè un urlo orrendo, onde si scosse, e tutta
Tremò Gallia, e la Senna indietro volse
Mugghiando 'l corso, e rimbombar Pirene
Alto s'udio, ed ulular le madri,
Che palpitanti al sen strinsero i parti!
Già si spiegaro le falangi, e il ferro
Già di strage si tinse... Ahi! quanto indarno
Di già si sparge per gl' iberii campi
Gallico sangue e ispano! Ahi! quanta fuma
Occision! Tuonano i bronzi, e morte
Lanciano tra le schiere : e l'alte mura,
Che protesser la vita a' cittadini,
Crollano a' duri colpi, e le ruine
Schiaccian sul patrio suol la figlia estinta
Abbracciata a la madre, e rovesciato
Sovra 'l paterno seno estinto il figlio!
E non si calma il rio furor pur anco,
E s'aggiunge l'esilio a tanti mali,
E le torture e la prigion s'aggiunge!

Che fia, che fia d'Iberia? Io più non veggo
Le da' neri capelli e da' neri occhi
Verginelle vezzose, a cui ridea
Su le guance la gioja, e nella bocca
Il sorriso d'amor; ch' al rauco suono
Di nacchere festose in mezzo a' fiori,
Onde a le chiome fean fresche ghirlande,
Danze alternar solean coi pastorelli,
E canzoni alternar, poichè pietoso
Arrise Amore di due cori a' voti,
E condotti Imeneo gli ebbe a l'altare.
Palpitava il piacere in seno a tutti,
E a tutti in volto almo desir pingea.
Dolce scotea le penne in mezzo ad essi,
E profumi spargeva Amor soavi.
Tacquer de' boschi le gioconde feste;
Tacquero i canti : e solo, in tetro suono,
Al rimbombo del tuono, ed al tumulto
Di pugne e di battaglie Eco risponde.
Limpido più non scorre il patrio fiume,
Più non mormora dolce il ruscelletto,
Non canta più l'augel; ma sol tra il fumo,

Tra le fiamme, la strage, e le ammontate
Su la polve deserta alte ruine
Fischia sbuffando l'aquilone, e solo
Tra' cadaveri sparsi, e l'insepolte
Ossa, e i confusi teschi, il lupo ingordo
Di gioja inalza orribilmente un urlo,
E le cupe voragini profonde
Di lacrimata preda empie e satolla...
Deh! qual lugubre canto à sciorre io prendo!
Quai sull' itala cetra in fosco metro,
Il mio memore duol note inamene
Iva temprando! Ma qual cetra in oggi
Non sento, ohimè! svegliar flebile carme?
Ma quagli altri pensieri ora di versi
Nobil foran subietto? e qual virtude
A cui scoccar inno canoro io possa?
Taci, diresti; e a la parete appendi
Il loquace strumento, ed ivi obblio
Il prenda e copra; e non si tocchi unquanco
Finchè placato alfin la sospirata
Pace ne rechi un Nume, e fin ch' un giorno
Puro i superni indori eterei campi.

Vero tu parli, e tacerò. Ma, dimmi :
Quando per noi verrà quel disïato
Giorno sereno, che le antiche offese
E i nuovi torti alfin d'obblio cosperga?
Nè solo Iberia, ma Corinto ed Argo,
E la patria d'Achille, e la d'Ajace
Terra natia sudano in guerra, ed armi
Fremono e morte. Ahi! che non anco questa
Gran tragedia europea giunse al suo fine,
Nè giungerà si tosto! E che! Non vedi
D'Elicona le vette, e le di Pindo
Cime inspirate, e de le Muse il seggio
D'alto incendio fumanti? e non ascolti
L'annitrir de' cavalli e il capestio?
Non vedi scintillar l'odrisio brando,
Cui d'Atene s'oppone il ferreo scudo?
Di Leonida il monte ancor vampeggia,
Quale un dì vampeggiò! di balza'n balza
Veggio sanguigni rotolar torrenti,
E corpi veggio rotolar sanguigni.
Fuma l'Egeo, fuma l'Icario flutto
Fuma l'Ionio mar; e ovunque sento

De' vati il canto che a la pugna appella
Che sprona 'l core, e a' generosi petti
Aggiunge ardir, ed a' men forti 'l dona.
Funesta è ognor la guerra, e più funesti
Son quei che dietro a sè lascia vestigi.
Il so, Spirto canoro... Ma, se Italia,
Dimmi, se Roma, i prischi dì membrando,
E 'l valor maschio, e la virtude antica,
Onde tanta e si bella a se d'intorno
Messe adunò di gloria, ed i servili
Ceppi da' piè scotendo, alta la fronte
Ergesse, e l'elmo si cingesse aurato,
Ed agitando colla destra 'l ferro,
Di libertà tutti a suoi piè gli impuri
Calcasse empi nimici, e a' figli innanzi
Folgoreggiasse d'improvvisa luce;
Non sentiresti allor soave affetto
Di gioja il seno insidiarti, e dolce
Penetrarti ne l'alma? Allor qual fora
Che la guerra dannar, quantunque orrenda,
E 'l forte osasse ardir dei prodi?... Un' inno
Un' inno eccelso, di tua lira figlio,

Su l'ali d'or per le region de l'etra
Sublime volo spiccherebbe, e in seno
Andria a posarsi a Libertà. Qual petto
Non cercheria la pugna, e non morebbe
Baciando lieto il patrio suolo?... Mesta
Sulla tomba dei forti una daresti
Lagrima, si; ma dolce ognora è il pianto
Sparso su i prodi che cader col brando
Difendendo la patria; e lor memoria
Folgoreggiante di superna luce
Nei generosi cori eterna vive?

Oh! quando fia che veda, Ausonia, un giorno
Si bello? Quando te vedrò lo scettro
Antico in mano e il diadema in fronte
Onde tanto splendor un dì spargevi?
Chè non affretti tu quel giorno insigne,
Italia, tu, che molti figli ancora
Nutri di virtù amici, e amici a un tempo
Di libertà? Guarda Larissa; mira
Atene e Sparta, ed imitar l'esempio
Osa, e vedrai folta venirti intorno
Gioventù ricca di valor, d'ardire,

Di spirto liberal. Di Grecia ognora
Seguace fosti, e l'arti e i grandi esempii
Sempre imitar, e superar sapesti
Spesso, e sentier stampar di gloria eterni.
Chè stai? Chè badi? Chè non segui ancora
I forti del tuo cor nobili impulsi?
Io con la cetra, e se più vuoi, con l'armi,
Col ferro, onde la morte in seno imprimi
Ai nimici, verrò. Giovine vate
Che tutt' arde di gloria al sacro lampo
Non pave, nò, guerrier periglio, e puote
Trattar a un tempo il plettro eburno e l'armi;
E, feroce pugnando, aspra, tremenda
Fra le caterve seminar la morte,
E fumante di sangue, e tutto ancora
D'alta polve cosperso, alla vittoria
Un inno scior, che di mertata lode
Rivesta i vivi, e tra gli elisii verdi
Degli estinti guerrier l' ombre consoli!

ADDIO

A

MARIA.

Deh! rammenta il crudel sacrifizio!
T' amo e parto!... Il commanda l' onor...
Tu non sai quanto è fiero 'l supplizio
Di chi lotta e combatte il suo cor!

E s'aggiunge a l' angoscia funesta
Nella pugna d' infanda passion,
Il pensier ch' a miei giorni non resta
Nè una gioja, o una leve illusion!

Parve un dì sovra me la speranza
Un sorriso benefica aprir...
Ma fù un sogno... e sol vedo ch' avanza
Un tristissimo e fosco avvenir!

Non fia ver che tuo core mi tema :
Abbi almen di mia sorte pietà !
Non scagliarmi un ingiusto anatema...
Tua virtù, come in ciel, brillerà.

È, sì, immenso 'l mio amor... ma sospetto
Ei non debbe inspirar al tuo cor.
Se t' offende, nel fondo del petto
Io racchiuder saprò quest' amor !

E che vuoi?... Tu m'eviti, tu abusi
Di mio stato... E non fo ch' ubbidir.
Soffro e taccio!... Ah! perchè mi ricusi
Di veder il tuo volto... e morir?

Forse temi il sarcasmo... e del mondo
Sfuggi l' avido sguardo sottil?
Ah ! m' infonde un dispregio profondo
La calunnia d' un labbro servil.

Ma a ragione tu 'l fai... È prudente
D' evitare il linguaggio crudel.

È mortal, cuando morde, 'l suo dente;
Sua ferita distilla atro fiel.

E, qual lava, distrugge e consume
L' innocenza, ed impanna 'l candor,
E 'l corrompe con sordide spume,
Qual locusta, il più nitido fior.

Ahi! perchè non ti vidi io innanti?
Quando audace in mio franco vagar,
Svolazzava tra' fiori brillanti,
Senza stelo ove il volo posar?

Quando, sciolto di leggi e catene,
E bollendo 'l fervor dell' età,
Invocava in mie notti serene,
Amor, gloria, piacer, libertà?

Oh! passato!... Oh! ricordo funesto!
È mia vita oggi un torbido mar!
Io dispero di tutto... e detesto
Lo che l'alma soleva più amar!

E or m' ordona virtù separarmi,
E un esilio cercar 've soffrir :
È un debere al dolor consagrarmi;
Divorarlo in silencio... e morir!

Questa è legge del mondo tiranna;
È la pena ch' impone in suo error
Volgo ingiusto ch' accusa e condanna,
E qual onta ne imputa l'amor!

Per te vivo!... e lasciarti i' debbo ora,
Per ispiare una colpa fatal!...
Chè! sedurti impossibile fora?...
E legarti al rio giogo infernal?...

Al mirar tua beltà, tua innocenza,
Sprona l' alma un ardor sì febbril,
Tale io sento un furor di demenza,
Che mi spinge... e può rendermi vil!...

No... m' è forza fuggir!... Io m'aggiro
In un circulo ardente e letal,

E 'l contagio di morte che spiro
Può corrompere tua aura vital...

Addio!... corro a morir... nell' ambascia!...
Non scordarti, oh! giammai di mia fè,
Di mia fuga... ch' è... morte!... e che lascia
Alma e vita 'l tuo amico a tuoi piè!...

Deh! potessi io almen dal bel viso
Una prenda ottener... d'... amistà!...
Deh! vedessi il tuo labbro un sorriso,
Un sospiro esalar... di... pietà!...

Se degnasse quel volto che splende
Dar un pegno di duolo al partir!...
Da' tuoi lumi una lagrima scende...
Oh! ventura!... già posso morir!

APOTEOSI DI NAPOLEONE

15 DECEMBRE 1841.

Quale astro folgorante,
Che in chiara maestade eccelso doma
Le regioni del vento, e l'etra indora
Colla purpurea chioma;
Tal, rapida, brillante,
Fiede con aurea prora ed aurea antenna
La Nave il petto all' indomata Senna.
Ove il tuo corso intende,
O Nave, che ti fregi in seta ed oro?
Perchè cotanta spieghi egregia pompa?
Perchè feron le nubi e l' aer sonoro
L'acute squille di guerrera tromba?

Perchè s'affolla al lido
Frenetica la plebe, e salutando
Il tuo vessillo imperïale, un grido
Al cielo universal s' erge e rimbomba?

Tal ne' dì de' trionfi e della gloria,
Qualor entro le mura di Lutezia
La voce risuonar alto s'udia
D' eroica vittoria;
O quando altero e bello,
Dentro il campo di Marte, in mezzo all' ara,
Del gran patto d' union l' almo drappello
Ai pallidi tiranni era onta e insulto;
In fervido tumulto
Gallia così s' ergeva
Di giubbilo fremente e di contento;
L' entusïasmo santo
Così esalava in religioso accento;
E in mezzo i gridi e 'l canto
Del bronzo al rintonar, dal cupo speco,
'Ve sopita giacea, sbalzava l'eco.

Nella superba vela, esimia Nave,
Con alito leggier soffia soave
Innamorato 'l vento :
Lambe i tuoi piè con mormorio gentile
L' onda che intorno geme,
E versa un suon di placido lamento.
Perchè d' orgoglio carca
Il peso ostenti che il tuo seno preme?
Apporti forse a l'inclito Monarca
La tela che stampò serica mano?
O fin dalle purpuree onde idumee,
'Ve dominò Macoma,
Mirra fragrante e prezïoso aroma?
O involto nelle sue conche eritree
Traggi dell' Alba il lagrimal tresoro,
Che informa asiatic' onda?
O 'l fulgido tributo di Golconda,
L' ostro di Pigmalion, di Manco l' oro?

Ma a te perchè parl' io, figlia dell' onda,
O Nave imperïal?... Folle disegno!
Tu passi, e non m'attendi... I' non son degno

Che tua voce alla mia oggi risponda!
In mezzo del drappel che i gridi estolle,
E freme intorno e bolle,
Di porgere l' orecchio alla favella
Sdegni di stranea Musa, e non ti cale
Il piacer grande e puro
Che tua gloria a ridir mi sprona e chiama.
Il nome alfin che vale
Di colombiano oscuro
Senza lustro e splendor, e senza fama?

Son figlio, sì, d' americano suolo!
Ne di mia Musa il volo
Peranco s'erge al ciel... Ma non spregiato.
Però del tutto è il nome : il grato effluvio
Mio petto a pur spirato
Ch' esalano le Ninfe de la Senna;
E la reggia orgogliosa in cui di Francia
Regna il Sire, i miei passi han calpestato.
Se ben nutrito in aspra selva oscura,
Non mi schivò il sorriso
La madre del poëta alma natura :

E son poëta anch' io !... Puote mia lira
In dolce solazzar genial incanto :
E 'n mezzo de la plebe che delira,
Qualor la dea m' inspira,
Ferve lo spirto d' entusiasmo santo,
E altera del trionfo intona 'l canto!

E veggio dai Cirnei porti un vascello
Che avanza pur, e di toccar procaccia
La sponda, e fiero e snello
Scerno un garzon che per mirar s'affaccia...
Oh! chi sei tu, che taciturno e grave,
Bench' infantil età ride in tua guancia,
Su l' umile tua nave
Alle prode t' appressi de la Francia!
Affisso al suo timone, adusto e serio,
Ma cangiato per te, Fanciul gigante,
E già presago del futuro imperio,
Il nocchier cortegiano
T' arride con insolita dolcezza;
E, da lunge scorgendo il franco lito,
Con imperita mano

La liscia chioma adula e t' accarezza;
La liscia chioma, a cui deve d' intorno
Triple diadema folgorar un giorno.

Vedi la costa che s' inalza?... È quella!...
Quella è la franca piaggia,
Vè regge il scettro Luigi!... Oh! come è bella!
Quanta purpura quivi il sole irraggia!
E la guatava con ardore intenso
Immobil, fisso l'occhio, e in ella assorto :
E gli opprimeva l' ambizioso core
Un palpitar immenso.
E devorava il fervido desire
Le sponde, il colle, la cittade, il porto...
E già delira e sogna
Glorie, venture, onor, gioje e fortune!
Ma che fortune? che delizie agogna?
Che gli offerì la sorte?...
Solo agogna le pugne e le battaglie;
È sua amante la gloria;
E fra' trofei che insanguinó la morte,
Solo l' alletta l' inno di vittoria;

L'alletta d' un imperio la speranza...
Follia sublime!... e 'l vero il sogno avanza!...

« La vittoria!... un imperio!... Oh! quando arriva?
Quando vedrò tuo riso,
O gloria?... Anni, volate!... Ah! perchè tarda
L' età fugace, e sol a me tardiva!
Quando verrà di mia possanza il giorno?
Già non cape il desire in questo seno!...
Francia, il mio piede anela,
Oimè! di calpestar tuo suolo ameno...
Sbuffa, tetro Aquilon! gonfia la vela;
Fremi, Oceano, in tuo furor demente;
Schianti i masti e l'antenne, e franga i lati
Al pigro legno infellonita l' onda...
Peran tutti, e vascel e merci e gente,
Purchè m'accolga la fatale sponda!... »

Te non vidi io, quando in suo solio altero
La Francia t' inalzava delirante;
Quando tuo sguardo fiero,
Come il ciglio di Giove altitonante,

Facea crollare il mondo.
Vinta Europa cedea
Di tuo valore al pondo,
E dal tuo cenno il fato suo pendea.
Era tua ferrea volontà 'l destino,
Tua voce era su oracolo tremendo,
Tuo braccio suo poter. Dal caos horrendo,
Qual lo spiro divino,
Tuo spirto animator creava leggi :
In tua orbita fulgente,
Cometa prepotente,
Tu strascinavi i popoli ed i regi :
E a questi in sulla fronte
Scolpite dei tuoi piedi io veggo l'orme.
Novello Alcide, trascorrevi il mondo
Sul tuo carro di guerra;
E in alto orror profondo
Muta, al cospetto, si prostrò la terra!

Chi stamperà l'aureola
Che conquise tua fronte,
Quando frenasti il fato al piè del ponte,

Tra' folti rai che fulminava Arcola?
Al Campidoglio, a Roma,
Che un nuovo serto appresta a la tua chioma,
Chi verrà guida a tue famose insegne?
Chi di seguir tuo corso
Audace fia verso l'egizio asilo,
E teco irà a turbar l'onda del Nilo?
Chi con piante robuste
Salendo alle Piramidi vetuste,
Fra l'ombre fosche, e l' ime
Ceneri de' Ceopi e Faraoni,
Irà teco a evocar tra quella notte
I secoli che a mille
Dormon colà, sotto le opache grotte?

Chi può tra' tuoni e i lumi
Dell' inspirato Oreb, ovver del Sina,
Che l' alma ricevè legge divina,
Superar i dirupi e gli erti dumi,
Per scernere tue schiere
Che del sacro Giordan bevono l' onde?
Tu calchi di David la fredda tomba;

Tu interroghi Giacob : destan tue orme
Di Solima che dorme
L' eco, che a tuo parlar sorge e rimbomba.
La prole d' Ismael ti guata muta,
Vinta in feral conflitto;
E novo Ciro invitto,
In te Salem un Salvator saluta!

Ma chi seguir potrà l'immenso volo?
Dove vai? Del Cedron lasciasti appena
La biancheggiante arena,
E già calchi in trionfo il franco suolo.
Sugli erti gioghi alpini
Qual un fantasma sorgi,
E il nemico poter vinci e ruini.
Fai un passo, e d' un passo Ausonia è doma.
Nella zona glacial di Borea estrema
Pave l' algido Russo, e gli Angli alteri :
Dietro a Pirene il Leon d' Iberia trema.
Domini, regni, imperi
Nelle patrie d' Arminio e Federico...
Ma sviene l' estro al fin, che invano corre

Appo l' Acquila tua di torre in torre,
Dalla batava spuma
Ai templi di Sionne e di Palmira,
Per ritentar il vol sull' egra piuma
Da Calpe, che sopporta i colpi e l' ira,
Al imperial Kremlin che giace e fuma.

Oh! chi m' aita a modular tue glorie?
Chi mi sospinge oltre le vie usate
Per estoller tuo nome e tue vittorie?
Sebben la lingua snodi
Canora inspirazion, muore l' intento :
Il degno monumento
Solo ergere può Francia a tue memorie,
E la posterità ridir tue lodi.
Te canta 'l Reno, 'l Po, quando mugghiando
Con frenetico ardir sferza le sponde,
E morde il piè d'indistruttibil ponte.
Te loda Senna, quando
Placide striscian l'onde,
E tra carole e balli
Nei liquidi cristalli

Riflettono da lunge
Tuoi circhi imperïali,
E gli archi trionfali;
E i tetti d' oro e i portici
Dei tuoi marmorei tempii,
A la posterità nobili esempii :
E vanteran tue gesta
Con ferrea voce e con poter gagliardo,
Inchinando a tua pianta vincitrice
La indomita cervice,
Il gigante Cenisio, il gran Gotardo.

Te non vidi io, quando tua vasta gloria
Ogni voce esaltava ed ogni lira,
Quando in tuo corso ch' ogni mente ammira,
Tu stancasti la fama e la vittoria.
Il secolo che scorre, e rugge e ruina,
Come un torrente che ingrossó l' inverno,
E ogni contrasto eccede;
A te il suo corno inchina,
E guata sospettoso e ritrocede,
Come imperioso imponi.

Con una mano la discordia affrene,
L' altra soggetta l' orbe a tue catene,
E 'l vittorioso piè stampi su' troni.

E te, Genio immortal! in un baleno
Da tanta altezza il fato pur ritoglie!
E qual sepolcro vivo,
Nell ospite suo seno
Isola oscura la tua salma accoglie!
Per porger breve asilo al gran Captivo
Spinge un arido scoglio il mar profondo;
Scoglio ch'n sè rinserra
Il folgore di guerra,
Mortal... a cui veniva angusto il mondo!
Dal seno del Océano sorgesti
Debile, senza scettro o regio adorno;
E fai, ora che il fato t' abbandona,
Al seno del Océano ritorno
Senza manto regal, senza corona!

Così, qualor l' Aurora,
Perle spargendo, e fiori e dolci risa,

Il cielo all' Orto indora,
E 'l cor giocondo umano
Nascendo imparadisa,
Dall' albo sen del placido Océano
Senza raggio e calor il Sol s'affaccia :
Ma s'alza e brilla; e s' erge ancor, fiammante
Il diadema ostentando d' adamante,
E sulle vie del polo
Poggia, e dei suoi rival sperde lo stuolo.
Poscia spaziando vincitor campione
Nel igneo padiglione,
Il ciel, la terra, Imperatore il noma !
Quindi dall' aureo trono all' orizzonte
Discende in maestade, e dalla fronte
La rutilante chioma
Nell' Oceano depone e i raggi ardenti ;
Lasciando involto l' orbe in notte oscura,
Per far diman ritorno,
Di nove pompe adorno,
A ravvivare il cielo e la natura.

Te non vidi io, quando esule e proscritto,

Dal mondo abbandonato e dalla sorte,
Pugnavi in rio conflitto
Colla gloria, l' obblio e colla morte.
Ah! quante volte del presente infausto
Scacciasti, oimè! la fatigosa imago!
Quante volte lo spirito anelante
Nell angoscia feral stanco ed esausto,
Di tua passata gloria
Con ansia delirante
Ricorreva la istoria,
L' interminabil, affannosa istoria!

Qual cupa, istabil ombra,
Che al volto de la luna opposta vegna,
E quasi spettro che sua luce spegna
Il viandante di terror ingombra;
Così la serie immensa
Di sue immortali gesta
S' affacciava a sua mente, e l'assalia
Talor tremenda imagine funesta;
E al martiro, all orror de l' agonia
Su l' egro seno ricadea la testa!

« O Francia!... O del mio cuore unica amante!
Perchè gli sguardi a me torni sì mesti?
Dov' è 'l tuo scettro e 'l tuo poter brillante?
Di tuo valor, di tua virtù che festi?
Io t' alzai sovra l' orbe augusta e bella,
E a piedi tuoi superbi
Le corone dei rè spargeva e i troni...
Ma s' eclissò mia stella,
Mi vinse il fato avverso... e m' abbandoni!
Tu pure, aimè! cadesti!
Tua gloria non esiste...
Muore la Francia... e muoro io pur con ella!...
M' affanna un cruccio orrendo;
Una lenta agonia, ahi! mi consume!
Non spira il petto mio fra tanta calma;
Senza poter morir vivo morendo :...
Morte!... propizio Nume,
Oh! Morte, vieni a liberar quest' alma!... »

E muore, oh Dio!... A la magion superna,
A l' alto Empiro vola!
Vola, Alma eccelsa!... Con pietà paterna

T' accoglie il Dio, che d'ogni colpa assolve,
Che premia e che consola!
Sorgi!... Ma lega la mortal tua polve
A l' eroica Nazion che in ella a fede.
Vè!... de la morte nel trionfo Ei riede!...
Nobil Città, cui fa più altera e conta
Sua vita e gloria, suo sepolcro e fama,
Riadorna i tuoi tempii e i tuoi palagi :
Regali monumenti,
Vestite di tappetti i pavimenti :
Porgete aromi e fiori, Elisii Campi ;
E del bronzo fra' lampi
Rimbombino le strade, e i piani e i monti!
Scuotete, o Regi, dei purpurei manti
La polve sepolcral; in coro augusto
Venite a celebrar con regii canti
Il culto sacro e giusto
Che rende al Grande la Nazion potente.
Date alle tempia imperïali un serto
Che de' secoli sprezzi i colpi e l'onte,
E umiliate a suo scettro onnipossente
La corona che brilla in vostra fronte.

E tu, Tempio immortal! felice asilo
De la virtù che alligna in petti forti;
Tu, che a sue grandi sorti
Devi cotanto onor e lustro e gloria,
Panteon del valor!... tu che conserve,
Quale una viva istoria
Le relliquie dell' Ebro, e le del Nilo
Intrepide caterve;
Corona oggi d' allor l' augusta mole,
Fregia le vaste mura e l' aureo tetto
Con gli stendardi, che rapio tua prole
Dall' indomato petto.
Inalza fino alla stellata sfera
La gran cupola altera;
Stendi le tue muraglie...
Nel tuo seno a cercar viene 'l riposo
Il Re de' Regi, il Vincitor famoso,
Il Dio delle battaglie!

TERCERA PARTE.

POESIAS ESPAÑOLAS.

PRELUDIOS.

Hija de la montaña y del desierto,
Qué requieres de mí, Vírgen indiana?
Adonde en vuelo incierto
Quieres la alma llevar que vaga insana?
Tu labio en vano escita,
Vírgen, mi pecho que el dolor abruma!...
De qué sirve que me arda y me consuma
Estro vivaz, si en vano solicita
La cítara inexperta
Mi mano sin vigor?... Discorde, incierta,
No vibra, cual soñé, la voz sonora;
O, si acaso obedece al acre impulso,
Trémula se marida al débil pulso;
Torpe es el canto... ò solo gime y llora!

Ni cedes al rogar?... Sorda á mis quejas,
Crüel, me desatiendes!...
En mi dolor me dejas...
Y en fuego el alma mas y mas enciendes!..
Ya me embarga su mágica influencia;
Me arroba su presencia!...
Me arrastra, cual indómita bacante,
En medio del tropel, do bulliciosa
Hierve la sedicion : luego en su vuelo
Trepa del Chimborazo el alta cumbre;
Ya se eleva hasta el cielo,
Se apodera del rayo, y al cometa
Arranca la melena rutilante :
Despues, huyendo en rumbo delirante,
Marcha sobre la nube que revienta
En tétrico fragor, y retumbante
Se oye mugir con la feral tormenta!

Ora por la llanura espacia, ó vaga
Por el valle desierto, en donde ruge
El bramador torrente :
Ora recoge el vuelo, y de repente

Entre las flores plácida reposa,
Y á la purpurea rosa
Con el aliento de aura suave halaga :
O' ya, extasiada en misteriosa noche,
De la callada luna
Siguiendo triste el nacarado coche,
Se desata en armónicos raudales :
Su melodía al corazon hechiza;
Suspira... y del amor la ira suaviza,
Calma el dolor, es bálsamo á los males,
Las pasiones modera ó diviniza,
Y al alma ántes del tiempo emparaïsa!

Otras veces guerrera al crudo Marte
Sigue en los campos : con denuedo empuña
El hasta, y furibunda
Arbola de la patria el estandarte.
Entre las filas do el peligro abunda,
Do ruge la pelea vagabunda
Indómita se lanza :
Y, cual un dia en la dardania tierra
Los frigios haces acosar solia

Con inmortal pujanza
La implacable cerúlëa Minerva,
Así arrolla la Musa y desbarata
La ibérica caterva,
Y del triunfo las palmas arrebata.

Ya me rindo á tu voz!... Cedo : te sigo
En la fatal porfia.
Dáme tus alas; volaré contigo
Sobre el carro del Sol; espaciaréme
Por la enriscada cima de los Andes :
De sus volcanes conculcar la llama
Tu me veras, y el circo polvoroso
Que crüentó la lid; pues nada teme
Mi pecho generoso.
Te sigo, ó Vírgen, do tu voz me llama :
No me vence el torpor, no vil espanto;
Ardo en fervor, ardo en amor de fama,...
Estoy pronto al combate, al triunfo, al canto!

Y ya se agita el plectro entre mis dedos :
Ya ya rebosa arrebatado el estro;

Me colma el seno un Dios!... Vuelo en idea
Por los campos del cielo y de la tierra.
Abarco al orbe... Oh! qué clamor siniestro!...
Por medio de las huestes se pasea
El genio de la guerra,
Animando los fieros escuadrones
A la marcial pelea.
Oigo el clarin que tañe resonante;
Me hiere el retumbar del parche bronco;
Y en ominosos sones
El grito del guerrero que ya ronco
Apercibe á la lid los batallones.
El eco de los Andes lentamente
El pavoroso estruendo
Repite horrorizado y sordamente :
Mas, como al huracan que ya se apresta
A enfurecer tremendo,
Suele una calma preceder funesta,
Cesó el clamor... reina un silencio horrendo!

Reina el silencio!... El gefe se apresura
Sobre un corcel que en fiero ardor rebosa :

Recorre el campo, sus legiones cuenta,
Reparte, ordena, y la briosa gente
Con gesto altivo y con la voz apura.
Ofrece al mas valiente
El premio; y dentro el corazon se goza
Contando la victoria ya segura :
Da la señal, y el huracan desata...
Ah! cuánto estrago! qué furor! qué ira
En el campo fatal los arrebata!...
Oh! qué genio feroz tal saña inspira
A la marcial falange?
Brilla como un relámpago el alfange,
Bebe la sangre como tigre ircana;
Truena el bronce y arroja hórrida muerte
Entre las huestes que una furia insana
Parece dirigir con ciega suerte.
Acomete un guerrero... y es vencido :
Cae... y cayendo á su contrario hiere;
Y el vencedor herido
Sobre el cadáver del vencido muere!

Mas no se aplaca la infernal contienda :

Ruge la tempestad aun mas tremenda.
La tierra humea entre uno y otro bando,
Y muerte reciviendo, y muerte dando
Parece que se gozan.
Todo es horror y confusion y muerte;
Y nadie el puesto cede, y se destrozan
Con implacable ceño; y ciegamente
Al hado se abandonan que los rige;
Y es aun incierta del pelear la suerte.
Mas truena alfin la voz que los dirige :
Cargad!... gritó la voz : *Cargad!...* y al punto,
Cual se abalanza el aquilon tronante,
Vuela á la carga el escuadron sonante :
Arrebata al ginete valeroso
El alazan fogoso :
Bajo el cuádruplo pié treme la tierra,
Y en medio el torbellino polvoroso
Que encubre el sol y el claro dia encierra,
Se desatan las furias de la guerra.

Ah! quién podrá decir el choque horrendo
Que asorda la campaña?

Quién el demente ardor que los excita?
Salta el gefe espumante en ira y saña;
Arrebata un pendon, y en los azares,
Cual hambriento leon, se precipita...
Todo cede al furor que le acompaña...
Las víctimas perecen á millares...
Y ya un bando flaquea y retrocede;
Ya el campo de la gloria
A su contrario cede :
Y el vencedor con voz de trueno grita :
Victoria!... El eco repitió : *Victoria!*...

Y se cumplió la voluntad del hado!...
Mas, ay! qué aspecto lóbrego presenta
El campo desolado!...
Palpitantes cadáveres sangrientos
Rebullen por do quier... miembros crüentos;
Un monte de despojos esparcidos,
Yelmos, lanzas, cañon, cajas, escudos,
En el campo feral hierve y negrea :
Del que espira los fúnebres gemidos,
El hondo lamentar, gritos agudos.

Y de muerte el horror que todo afea;
Los caballos heridos que vagando
Huyen despavoridos,
Y revuelcan la sangre que estancada
Humea an anchos lagos...
Esta imágen atroz de horror y estragos,
Que recuerdan al alma horrorizada
Otra peor de orfandad, de luto y llanto,
Llena mi pecho de dolor y espanto!...

Oh! huyamos esta escena de furores,
Musa, y busquemos en el bosque umbroso
Abrigo impenetrable á los clamores
Que me persiguen aun. Entre las flores
Que prestan sin cesar al prado herboso
Su incienso y sus colores,
De los turpiales con rabel donoso
Imitaré los cánticos gentiles;
Y evocando los ecos pastoriles
Olvidaré la muerte y sus horrores.

Ya su puro aliento exhala

Como un bálsamo la aurora ;
Ya desata ave canora
Su gorgéo matinal.
En el valle que el estío
De color vario matiza,
El arroyo se desliza
Sobre plantas de cristal.

Por sus márgenes la abeja
Operosa se pasea,
Y las parchas que saquea
La enriquecen con su miel.
Toda rie la natura,
Todo es júbilo, armonia;
Y se expande mi alegria
Olvidando un mundo infiel.

Al susurro de aura blanda
Los follages se estremecen;
Y los céfiros se mecen
En las crestas del palmar.
De la tórtola el arrullo

Al deleite me convida :
Abandono aquí mi vida
Al solaz de tierno amar!

Desnudo el pecho, ó vírgenes,
Venid, cercadme, hermosas;
Ceñid mis sienes férvidas
Con sacro lauro y rosas.
Dad plauso al metro armónico
Que á lid de amor provoca;
Dad luego ibléos ósculos
Al vate que os invoca.

Con danzas primorosas
Acompañad mis cantos,
Y os colmaré de encantos
Con mi rabel gentil.
Gozad los años tiernos
Que juventud os dona :
Amor nos abandona
Al despedirse Abril.

Mas ya el carro de niebla en medio el cielo
Rueda la noche con horror profundo;
El valle envuelve entre su denso velo,
Y entrega al cáos y al sopor el mundo.
Destíñese la rosa; el llano, el monte
Con su mórbida luz inunda y baña
La luna, che se asoma al horizonte,
Y la estrella de amor, que la acompaña...

Es el astro propicio... Es la hora
En que suele triunfar el amante :
Y templando su lira sonante
Se apercibe á las lides de amor.

Toda cura se acalla en silencio;
De la vida el clamor enmudece;
Y aun el céfiro al fin se adormece
Sobre el seno que le abre una flor.

No me engaño?... Oigo un ruido ligero :
Es Alonzo que amor solicita :

Se apresura impaciente á la cita
Que á Belen importuno arrancó.

« Ven, ó cara!... te aguardo!... » Y ya viene!...
A través de la sombra la mira :
Arde, y hiela, y se muere, y suspira...
Y en su seno ya amor la estrechó!...

Ven, ó Vírgen indiana!... A mi pecho
Fervorosos lamentos inspira :
Dáme tú de la lésbica lira
Los furores y raptos de amor!

Cantaré del amor las delicias,
Su inefable gozar, sus martirios!...
Recordando su ardor y delirios
Quizás puedo olvidar mi dolor.

Olvidar!... Ah! lo puede quien ama
Con ardiente y leal corazon?
Ah! podrálo aquel pecho que inflama
Una viva, indomable pasion?

Amor crudo! en mi lánguido seno
Derramaste tu cáliz letal;
Y bebí con delirio el veneno
Que rebosa en la copa fatal!

Presentóse á mi vista encantada
Una hermosa con risa fingida...
Ay! y mi alma arrobada y vencida
A su imperio falaz se entregó!

Al mirar aquel rostro hechicero
Mi virtud, mi razon se ofuscó,
Y en mi pecho un amor altanero
Del Pichincha la llama encendió!...

Al vergel de la esperanza
Un instante me asomé,
Y del canto y de la danza
Al placer me abandoné.
Mas la rosa se marchita
Che á mi frente hacia corona;

La esperanza me abandona
Que anunció felicidad;
Y la muerte ya me cita
En la aurora de mi edad!

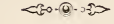
Sí; me abruma trocada la suerte;
Ya cesó de inspirarme el amor :
A mi lecho se acerca la muerte,
Que ominoso acompaña el dolor!

Y ese pálido espectro me asesta
Infalible la herida mortal!...
Ya se apresta la fúnebre fiesta
Y la pompa y el canto feral!...

Y al féretro tambien triste concento
Debo yo tributar... Mi pecho oprime
El lastimero acento
De la desgracia ó la virtud que gime!...
Si al triunfar de la patria himno sublime
Entono á la victoria;

Si de los héroes sé cantar la gloria;
El genio del dolor tambien me inspira.
Mi plectro modular sabrá el lamento
Que escitó de la *Pola* el triste ocaso,
Y el doloroso acento
De *Teolinda* que muere y que delira
En lánguido tormento.
Tengo para la gloria aplauso y canto;
Tengo armonía y llanto
Para todo infortunio, y flébil caso.
Víctimas santas!... osará mi lira
Ensalzar vuestra fama en esta tierra;
Y dejaré cäer, sobre la losa
Que vuestra sombra encierra,
Una lágrima, un cántico, una rosa!

LA POLA *.



La Libertad acongojada y triste
Su noble aspecto esconde :
Un manto sepulcral natura viste,
Y con dolor á su dolor responde.
Bogotá! Bogotá!...¿ Cual soplo helado
Tus campiñas de rosas
Y tu lozano valle ha marchitado?
¿ Donde está la armonía,
Y el cantar de tus vírgenes hermosas?
¿ Qué se hizo en este dia
Tu juventud brillante y su alegria?

* Policarpa Zalavarrieta.

Todo es silencio en la ciudad y duelo!
Callan las voces que cantar solian,
Dulces voces que al cielo
Con eco blando herian.
En medio del pavor y desconsuelo
Solo el sollozo del dolor retumba :
Cual en la fria tumba
Todo es silencio en la ciudad y duelo!

¿ Mas qué lóbrego acento y qué gemido
Prorumpe ora y resuena?
El bélico atambor con bronco ruido
De un horrendo tremor el alma llena!
Una hueste de intrépidos guerreros
Se apresura corriendo y precipita :
Vuelan sin duda al enemigo, fieros,
Y el valor les excita ;
Su semblante amenaza horror y ruina,
Se arrojan á la lid... ¡ Ay no ! me engaña
Mi noble pecho... Ellos con furia y saña
Corren á ver morir una heroina!...

Zalavarrieta! Sí, morir tú debes;
Te condenó la suerte!
El cáliz del dolor amargo bebes...
Mas gloriosa es tu vida, y mas tu muerte!
Corred, verdugos, á insultar la hermosa :
Es bello vuestro intento, es generosa
Vuestra conducta, y digna del caudillo
Que á la pelea os lanza!...
Corred á saborear vuestra venganza!

Bogotanos! mirad la valiente
Que intentaba su patria salvar,
Y que un hombre crüel y furente
A su saña ha resuelto inmolar.

Ni la gracia, ó la edad en que se ama
Aplacar pudo al tigre feroz :
Y la sangre del sexo derrama
Del tirano la bárbara voz.

El tirano implacable la inmola :
Con su muerte os quisiera espantar...

Ah! llorar no se debe á la Pola,
Se la debe imitar y vengar...

Mas su muerte ya impele al guerrero
Que pudiera hasta ahora sufrir;
Y aun el tímido empuña el acero
Con que debe vencer... ó morir!...

Suelto el cabello, y con la faz serena,
Al sitio de la infamia y de la pena
La vírgen se aproxima :
No la abate el temor, no el vil insulto
Del popular tumulto;
Un generoso ardor su pecho anima;
Y despreciando aquella chusma insana
Que su valor no doma,
Con sonrisa gentil en torno mira,
Buscando y saludando en la ventana
Alguna faz que tímida se asoma.

Sí, solicita por la vez postrera
Lo que amaste en el mundo, alguna cara

Que aunque asombrada y muda,
De tu niñez amiga y compañera,
A tu partida acuda.
Con blanda voz saluda
Por la postrera vez al sol que brilla.
Ah! nunca mas verás la verde orilla
Do vierte el Bogotá sus cristalinas
Altisonantes linfas;
No verás las riberas peregrinas
Do bailan sin cesar las castas ninfas
Sobre una alfombra lisa
Con canto deleitoso;
No la dulce sonrisa
De cara madre, ó de querido esposo!

Mas no llora la hermosa: y ya cautiva
De horrible muerte en el cadalso pára:
No llora... enseña altiva
Como se muere por la patria cara!
Ay! no llora la hermosa: y sí, lloramos
Nosotros, que la vemos
Cäer en su lozana edad florida,

En esa edad de encantos
Cuando todo es amor, y gloria y vida!

¿Quién no suspira, en el Abril rosado,
Cuando ve en la campiña hermosa y leda
Una rosa que ceda
De crüel huracan al soplo helado?
¿Quién no llora, al oir una doliente
Historia que se narra de un amigo?
De un amigo que muere abandonado
Entre enemiga gente,
Sin consuelo, sin gloria y sin abrigo?

Campeones de la patria, altos varones,
¿Quién vendrá á proteger contra el tirano
La vírgen indefensa?
Marchad, corred, volad!... Los llamo en vano;
No pueden acudir á su defensa!...
Ah! truene el cielo, y con horrible estruendo
Estremezca y destroze al Leon hispano!...
Arrase el rayo con su fuego horrendo
Al déspota inhumano!...

Mas ay!... todo es en vano!...
Ya se acerca el fatal, crudo momento :
Se apresta el instrumento
Que muerte inflige al corazon humano.
En vano Amor la llora :
Su patria en vano con dolor deplora
El lastimoso ocaso... Ella, sublime,
Silencio impone, y habla generosa
Al pueblo inmenso que la escucha y gime :

¿Por qué lloras?... El yugo sacude
Que te abruma, ó mi Patria infeliz!
Libertad á tus votos acude :
Alza, ó Patria, tu noble cerviz!

Dios ha puesto en tu mano el acero
Con que muerte se inflige al procaz :
Sigue el triunfo al valiente guerrero;
La fortuna protege al audaz.

De Pelayo los hijos sangrientos
Muerte piden, horror, servitud;

Han jurado inmolar los talentos,
El saber, el honor, la virtud.

Pueblo mio! os anime el despecho,
Sacudid el letargo mortal :
Al hispano oponed vuestro pecho
Cual baluarte invencible y fatal.

Los ejemplos de tantos valientes
Nos darán libertad y valor :
¿Quién podrá resistir los torrentes
Que despeñe en la lid el furor?

Mas si acaso os engaña la suerte,
Si debéis sucumbir en la lid,
Arrostrad con denuedo la muerte,
En el campo de gloria morid!

Ah! morir por la patria es sublime!
Es horrible en cadenas vivir!
Redimid esta patria que gime...
O aprended de la Pola á morir!

Así dijo la invicta... y mas no dijo!
El ángel de la muerte abalanzóse
Sobre sus negras alas : triste oyóse
En el aciago instante
La señal que dictó de Iberia el hijo.
Tronó la voz... cayó la flor brillante,
Honor y gloria de su patria amante!

Ya consumóse el sacrificio horrendo!
Murió la vírgen animosa y fuerte;
Mas su gloriosa muerte
Despierta en nuestro seno ardor tremendo.
Murió la grande!... mas su muerte es vida;
Vida para la patria!... En todo pecho
Nuevo infunde vigor; hierve el despecho,
Y nos exalta insano.
Todos quieren morir... Pues ¿quién olvida
La escena del dolor, el duro lance,
El ocaso infeliz?... Su muerte es vida!
Tiembla, crüel Morillo!
Sobre la tumba, do la vírgen yace,
La Libertad, vírgen fatal, renace!

Ya se apresta el castigo y la venganza...
Tiembla, feroz caudillo!
Oye!... La diosa ruge y se abalanza!

Brote el suelo fecundo un mausoleo
Fuerte, cual tu alma, y como tú, modesto;
Que viva cual trofeo
De tu virtud y tu morir funesto.
Y para que no muera tu memoria,
Esculpa Libertad, que fué tu asilo,
Con lastimero estilo
Tu heróica muerte, tu gloriosa historia.
Haga corona con su negra sombra
Al sacro monumento
Un bosque de cipreses lacrimosos :
Acudan los guerreros valerosos
Tu nombre celebrando
De la tumba al redor. Vengan llorando
En fúnebre concento
De Bogotá las vírgenes hermosas :
Y al pié de la urna póstrense de hinojos,
Cubriendo tus despojos

Con blancos lirios y con blancas rosas.
Y para eternizar con pompa triste
El dia y el lugar en que caiste,
Dicte la Musa patria al doble coro
En metro funeral himno sonoro.

EL MORIBUNDO

Brillante Sol! que nuestro cielo doras;
Nubes plateadas, que alegráis el alma;
Flores lindas, vergel, aves canoras,
Campiñas, que inspiráis plácida calma!

Natura! que en mi pecho encantadora
Despertaste algun dia ardor sublime,
Ya cesó vuestro encanto!... y la sonora
Armonía del laud calla ora ó gime!

Un pesar, un afan que me enagena,
De tantos bienes que ofreció la suerte,
Solo es lo que me queda; y la cadena
De mi vida á romper viene la muerte!

Me muero, ay sí!... Mi seno abriga en vano
De juventud la viva llama y pura;
Me abrasa un mal crüel, un inhumano
Dolor me llama hácia la tumba oscura!...

O tiempo, en que la mano de una amante
Me coronaba!... en que, de néctar lleno,
Tocó su labio el mio, y palpitante
Su seno reclinó sobre mi seno!...

Tiempos de amor, de éxtasis, de gloria,
En que animaba mi cantar la musa!...
En que me sonreia amor, victoria,
Placer, fortuna, en variedad confusa!...

Ah! de su ojo hechicero una mirada,
Una sonrisa de su boca bella
Me embelesaba todo! Era sobrada
Felicidad para mi vida aquella!...

Mas ya todo cesó!... Ya me abandona
Al duelo, al llanto inexorable el hado :

Huyó la primavera, y mi corona
Marchitó de Aquilon el soplo helado.

Ha llegado mi tiempo!... y moribundo
Dejo el campo festivo en que no alterno.
Quiero un sueño dormir largo, profundo,
Y reposar en el silencio eterno.

O Dios! que me creaste, al fin te entrego
Un don que ya me pesa, y me es funesto :
Quiero apagar un importuno fuego,
Y deponer la vida que detesto.

Abandono contento y sin rezelo
A la tierra mi cuerpo, mi alma al viento.
Era mi vida amor, gloria mi anhelo...
Ay! y gloria y amor son mi tormento!

Amor!... dulce ilusion, crüel engaño,
Quel el bien promete, y duelo y llanto excita :
Gloria!... ídolo que embriaga un dia, un año,
Y del carro triunfal nos precipita!...

Pero en silencio ya mi voz espira :
La dicha que pasó nunca retorna...
Fuerza es callarme, y suspender mi lira
A la mustia pared que nada adorna.

Y tú, alma Musa, que cual madre un hijo,
Me agasajaste con celeste encanto,
En mi hora prostrera á tí dirijo
Este de mi dolor último canto...

Campos, donde una madre alzó mi cuna,
De mi felicidad campos testigos,
Os vengo á saludar!... Adios, fortuna!...
Madre! y tú, hermana, adios!... adios, amigos!

POR QUÉ TE RIES?

A Mercédes P*** de Caracas.

Rio, sí... Mas, ay! la risa
Siempre al gozo no acompaña!
Cuando mas en mí se ensaña,
Busco alivio así al dolor!
Cuando á vezes por mis labios
La sonrisa así resbala,
Tú no sabes cuanto exhala
De amargura y de escozor!

Ah! si rio... es que un instante
Su penar el alma olvida,

Y un relámpago de vída
En mi sien viene á cruzar :
Es que intento así á tus ojos
Ese duelo hurtar que aqueja ;
Pues no quiero que mi queja
Vaya tu alma á contristar.

Es la vida harto de abrojos
Agoviada algunas vezes ;
Y apuróse hasta las hezes
Ese cáliz para mí!
A tu abrigo así me acojo...
Tú eres mi único consuelo ,
Y dar suelo tregua al duelo
Cuando cerca estoy de tí!

Deja pues que solo gima
Cuando el sol se apaga y huye,
Y la noche nos circuye
Con su manto sepulcral :
Cuando solo en mi abandono
E inclinando la cabeza,

No agasaja mi tristeza
Tu semblante angelical.

Pero, cuando yo contemplo
Tu sonrisa encantadora,
Y esa aureola que decora
Tu belleza y juventud;
Cuando aspiro el dulce aliento
Que tu atmósfera circunda,
Y esa dicha que te inunda,
Infundiendo alma quietud :

Esa luz de tu mirada
En mi pecho se desliza,
Y en el rapto que me hechiza,
Ah! me siento revivir!
Un momento á mi alma entónces
De dulzura un dios concede;
Y aun permite que remede
De tus labios el reir!

LA PIRAGUA.

Está la agua mansa y plácida,
Sopla un zéfiro süave;
Mil gorgeos canta el ave
Que nos llama á *Cariben* *.
Nos aguarda la piragua,
Que, con leve bamboleo
Escitando mi deseo,
Nos convida al rio... Ven!

India! imágen de mis noches,
Deja el sueño perezoso;
Y á surcar ven con tu esposo
Las corrientes del raudal.

* Es un pueblito de Indios en la ribera del Orinoco.

Suelta al aura enamorada
Tu flotante cabellera,
Cual las hojas de palmera
Que columpia el vendaval.

Ven, ó flor de mis amores,
A la voz que te convida!
No te asuste á tu salida
El roznido del jaguar.
Alcanzar en su guarida
Puedo al monstruo, si te acecha,
Y de sus dientes cosecha
Para tí sabré juntar.

No te espante su fiereza,
Su mirar torvo y aleve,
Ni su cola que se mueve,
Ni los ojos de su piel.
No te asusten los colmillos
Del caïman ó de la baba;
Con los rayos de mi aljaba
Sabré darles muerte cruel.

Con este arco que retumba
Yo les hago horrible guerra,
Y mi flecha que no yerra
Hasta en el agua es fatal :
Y aunque al fondo de su abismo,
De mí huyendo penetrare,
Por remedio á mi *curare* *
No podrá encontrar la sal.

Baja, imágen de mis noches!
Deja el sueño perezoso;
Y á surcar ven con tu esposo
Las corrientes del raudal.
Suelta al aura enamorada
Tu flotante cabellera,
Cual las hojas de palmera
Que columpia el vendaval.

Mira como bamboleando
La *curiara* ** allí se inclina,

* Es una composicion con que envenenan los Indios sus armas; y el único antídoto que se le aplica con éxito es la sal.

** La *curiara* es una piragua mas pequeña.

Retozando cual tonina
Por el raudo Araguaquen *.
Pisarás la opuesta orilla;
Y al cantar de los turpiales
Llamaránte tus rivales
El *primor de Cariben!*

Alza el cuello azul la garza,
Y á su caza atenta, queda
Tan inmóvil, fija y queda,
Que parece no vivir.
Vuela al cielo la gaviota
Al zumbido de la brisa,
Y, cual rayo, cae improvisa
Sobre el pez que va á engullir.

Tengo un gallo de Pionía **
Con rosada erguida cresta,
Y entre flores en su cesta
Disecado un colibrí.

* Es uno de los numerosos tributarios del Orinoco.
** El gran rio conocido con el nombre de Rio-Negro.

De vistosas plumas rico
Para tí guardo un *chinchorro* *;
Del jaguar tengo un cachorro,
Y un doméstico titi.

India! sueño de mis noches,
Abandona tu cabaña,
Y á las playas acompaña
A tu esposo Pomaren :
Y al pisar la opuesta orilla,
Al cantar de los turpiales,
Te aclamarán tus rivales
El *primor de Cariben!*

Por mi amor y mis regalos
Qué me guardas, India hermosa?
Tú, que vas á ser mi esposa,
Me darás un beso... así...
Dáme el beso... y ven. Ya la aura
Va empujando la piragua,

* El *chinchorro* es la *hamaca* de los Indios.

Como rápido entre la agua
Se desliza el manatí.

Nos aguarda primorosa;
Y con leve bamboleo
Escitando mi deseo,
Nos convida al rio... Ven!
Está la agua mansa y plácida,
Sopla un zéfiro süave;
Mil gorgeos canta el ave
Que nos llama á Cariben.

Admiradospa smaránse
Mis rivales á tu vista,
Aclamando la conquista
Del cacique Pomaren:
Y las Indias llamaránte
Entre fiestas y clamores,
Roja flor de los amores,
El *primor de Cariben!*

EL SOLDADO Y EL PASTOR.

EL SOLDADO.

Pastor, abandona tu plácido prado
Do yerto vegetas sin gloria ni honor,
Y ven á lidiar adonde el valor
El premio prepara al hombre esforzado.
El bronco clarin su grito ha lanzado;
Retumba al oido la voz del cañon.
Me invade ya al alma guerrera passion...
Despierta tus brios!... Ven : hazte soldado!

EL PASTOR.

Si de Marte el bronco estruendo
Halagar puede tu orgullo,

Solo pláceme el arrullo
Que en el campo inspira amor.
Al murmurio del arroyo
Yo me entrego á blando sueño;
Aquí todo es halagüeño,
Todo rie!... Hazte pastor!

EL SOLDADO.

Quién? yo prostituirme á tu misero estado!
No : sigo de Marte la senda triunfante,
Y el noble estandarte, mi insignia brillante,
Que á un brazo valiente la patria ha confiado.
Desecha, ó pastor, zampoña y cayado;
La gloria te invoca con voz pavorosa;
Corona de lauros tu frente gloriosa,
Sacude tu inercia... Ven : hazte soldado!

EL PASTOR.

No : la gloria es azarosa,
Sus laureles son sangrientos;
Y se goza en los tormentos
Y de muerte en el horror.

La natura me embelesa
Aquí al lado de mi Elisa :
Ah! si vieras su sonrisa!...
Ven, soldado, hazte pastor.

EL SOLDADO.

Qué! lidia la patria, pastor, y reposas?

EL PASTOR.

En este reposo yo vivo feliz.

EL SOLDADO.

El premio te aguarda...

EL PASTOR.

De mirtos y rosas
Coróname Elisa la humilde cerviz.

EL SOLDADO.

Ya ya de victoria la voz ha tronado.

EL PASTOR.

Escucho el acento de Elisa y amor.

EL SOLDADO.

Empuña el acero... Ven, te hago soldado!...

EL PASTOR.

Adopta el cayado... Ven, y eres pastor!

APOTEOSIS DE BOLIVAR.

17 DE DICIEMBRE DE 1842.

Él es! Él es!... Ya delató la nave
El vigilante faro!...
Él es! Él es!... Con triste pompa y grave
A la ciudad nativa
El triunfador preclaro,
El Padre de Colombia, al fin arriba!
Resuene el parche en la enlutada calle;
Llore toda arpa en flébil armonía;
Y desde la alta sierra
Hasta el profundo valle
Retumbe el bronce, intimador de guerra,
Para anunciar en tan solemne dia

Al colombiano suelo
La fiesta del dolor y del consuelo!

Él es!... Mas ay! no ya cual vino un dia
Con el brillo del triunfo y de la gloria
A restaurar la paz y la alegria
De un pueblo que en su seno le acogia
Cual genio de victoria!...
En fúnebre ropaje, y sin adorno
Se arrima de la patria á la ribera;
Y, cual proscrito, que el indulto espera,
A su tierra natal hace retorno.
Desde la cumbre de tu erguido monte
Tiende la vista, Avila padre, y mira
Al fúlgido horizonte:
Se avanza el que Colombia ama y admira.
La Patria le aclamó... le dió el ampleso
Materno, y á su prole, como un gage
De amor, de eterna union, le ostenta ufana.
Avila! huelga en tan feliz suceso;
Y, para acelerar el gran pasage,
Tu dorso allana!

Allana el dorso y la cerviz inclina,
Avila, que contrastas con la nube.
Hácia la cima colosal ya sube
La pompa que en silencio se encamina.
Al monte, ciudadanos!... Toda acuda,
Toda, hácia el monte la ciudad; desiertas
Queden las casas; yertas
Las plazas y las calles... Guaicaipuro!
Sal de la tumba inerte!
Tu sombra al fin sacuda
El helado reposo de la muerte;
Ven el grande acto á celebrar!... Saluda
Con entusiasmo y con fervor profundo
Al Varon grande y fuerte
Que conquistó la libertad de un mundo!

Libertad! Libertad!... qué duelo augusto
Hoy tu mejilla empaña?
O santa Libertad! ven, acompaña
Nuestro dolor, que es un tributo justo
Debido al Héroe que fundó tu imperio.
Tú saliste á su voz del cautiverio;

Y sacudiendo la coyunda aciaga,
Apareciste magestuosa y grande.
Ven, Libertad! tu noble rostro espande
Aura de vida, y de virtud que excita
Al corazon, y embriaga
Todo pecho que en patrio amor palpita.
Tú, que inspiraste invicto ardor á su alma
En su primer jornada,
Debes hoy á su sien ceñir la palma,
Y acompañarle á su postrer morada.

La envidia en vano su veneno infecto
Quisiera derramar sobre la tumba;
En vano contra tu hijo predilecto
La voz del ódio y del furor retumba.
Como en el cielo entre los astros brilla
De Berenice la ambrosial melena,
El astro de Bolívar, refulgente
En órbita serena,
Derramará su gloria eternamente.
Cual eco horrible, que en la selva truena,
Y al caminante, si se acerca, asusta;

Que al oido lejano apénas hiere,
Y se repite... y se repite... y muere :
Así la voz envidïosa, injusta,
Que retumbó en la plebe
Apénas divulgada;
Se alejó ya, frágil se apaga, y debe
Espirar por los años ahogada.

Por los años ahogada, y por los hechos
Del Campeon inmortal... O Patria ilustre,
Quién te dió libertad, y vida y lustre?
Quién los invictos pechos
A la lid animó de independencia?
Quién alzó con indómita pujanza
El tricolor pendon de la venganza?
Quién derrocó la ibérica potencia?...
O Patria, él fué!... Proclama
Justa los timbres que cantar la historia
Debe, y consigna á la parlera fama
Su credencial de gloria.

Reinaba el despotismo... Ay! debelados

Los hijos de Colombia, ó devorados
Por la crüel guadaña
De un pérfido enemigo,
En lóbregos desiertos
De horror, de sangre y desnudez cubiertos,
Perecian sin consuelo y sin abrigo;
O, fugitivos en la tierra estraña,
Imploraban el pan de la miseria
Con sudor amasado y sangre y llanto!
Y en este suelo el pabellon de Iberia
Soberbio al viento ondeara...
Triunfó Morillo!... Todo es luto, espanto,
Desolacion y servidumbre, y llanto!
De tu gloria la estrella al fin declina,
O Patria!... Rinde el cetro, ó Patria cara,
Y al *Pacificador* la frente inclina!
Ay! todo esfuerzo es vano!
Solo resta morir!... ¿Qué digo, insano?
Oid!... suena una voz al Orïente;
Un Dios vibra la espada refulgente
Con vengadora mano:
Viene un Libertador!... El es, se asoma;

Combate, aterra, doma,
Y arranca la melena al Leon hispano!

Tú le viste, Orinoco, en tus riberas,
Cuando ensayaba el vuelo,
El vuelo del condor... Sus huestes fieras
Ya llenas de esperanza y de consuelo
Del gefe en derredor se reunian.
Apure, tú le viste en tus praderas
Recogiendo los restos
De la patria vencida, y ya se oian
Los rugidos funestos
Del torrente feroz, que se prepara
A devorar los llanos y los campos:
Ya, al fulgurar de los funéreos lampos,
La nube atormentando,
Despierta el rayo que en furor tronara;
Y desde el alto páramo que ruge,
Se despeña furiosa y rimbombando
La tempestad que en Boyacá estallara.

Abre tus puertas, Bogotá! engalana
Tus plazas y tus templos y tus calles.

Saluda alegre, ufana
La Libertad, que rie ya en tus valles.
Hijas de Bogotá! dejad, hermosas,
El largo duelo y llanto
Que excitó de la Pola el caso triste.
Con lindas manos en gracioso encanto
Tejed coronas de laurel y rosas,
Y en medio de las huestes valerosas
Que vuestro hogar asiste,
Esparcidlas sin ley promiscuamente...
Todas caerán sobre una heróica frente.

Mas qué!... la Patria le reclama, y vuela;
La Patria que en el yugo aun llora y gime!...
Rios y sierras, del condor sublime
El vuelo atajaréis?... Ya, Venezuela,
En tu materno seno
Al vencedor recibes.
Huye, Morillo!... huye el fatal terreno
Do ya estampó la historia
Con pluma de oro otro inmortal trofeo...
¿A qué le aguardas con valor sereno,

Latorre, que al combate te apercibes?
No ves la libertad y la victoria
Amenazando á España?
Sueñas el triunfo?... Ah! tu valor te engaña,
Y en Carabobo encallará tu gloria.

¿Quién contener podrá su vuelo ahora?
¿Quién el torrente rápido que brama,
Por la tormenta henchido, y se derrama
Con furia asoladora
Por el valle y las mieses que destruye,
Quién sujetar podrá? ¿Quién al cometa,
Que en su órbita sin meta,
Por la esfera del Sol insano huye,
Arrancará de la melena el fuego?
¿Quién al fiero huracan, cuando barriendo
Frenético y terrible el Oceáno,
Con negras alas en horrendo juego
Las cándidas espumas
Arrolla en monte ó llano,
¿Quién con osada mano
Del ala negra arrancará las plumas?

Victoria y libertad!... Colombia, goza!
Ya Cúcuta proclama
El pacto federal; ya el orbe aclama
Al campeon que de Iberia al leon destroza!
Mas aun pisa el hispano el hemisferio...
Al Sur!... Al Sur!... Nuevas hazañas piden
Pichincha, Guayaquil, el Chimborazo.
Ya, conmovida al grito
Que truena de victoria, álzase Quito,
Y el Ecuador se aduna en santo lazo.
Mas nada apaga el grande espirtu y fiero
Que á libertar le arrastra un mundo entero.
Tus anchurosas playas
No pueden contener su ardor guerrero,
Y tus delicias deja, hermoso Guayas,
Para ir á despertar en su comarca
Al Inca que durmiera en Cajamarca!

Inca! prepara la imperial peana :
Asume el cetro y la purpurea borla
Que tus cabellos orla;
En el templo del Sol con pompa ufana

Acoje al Grande que Capac inspira :
Y el pendon de Castilla, que Pizarro
Soberbio levantara
En el recinto del violado templo,
Arranca tú del ara,
Y entrégale, cual nuevo ilustre ejemplo,
A un vencedor mas noble y mas bizarro.
¿Qué temes? Manco en su favor conspira,
Y le sostiene en el feral conflicto.
Al gran furor, á la ira
Todo cede en Junin del Héroe invicto,
Que vuela de victoria sobre el ala :
Y en medio de los víctores escucho
El suspiro letal que al fin exhala
El coloso de Iberia en Ayacucho!

Nazca, dijo, *Bolivia!*... y el Oceáno
Lamió admirado el pié de ninfa bella,
Que cual luciente estrella,
Brotaba en las laderas de los An des,
Hija hermosa del cielo americano!...
Vuelva la Patria de los Incas, dijo,

A enamorar al Padre de la Aurora!
Y al son de la palabra crëadora
De su tumba salió de Manco el Hijo,
Y coronó las sienes
De la Patria feliz. El Sol radiante
Abalanzóse en su dosel de llama;
Y pródigo de bienes
A la tierra que aun ama,
De sus riquezas derramó el tesoro,
Y prodigó sobre su seno amante
Paz, vida, y libertad, y leyes, y oro.

¿Y dónde estás, Alma animosa, egregia,
Que tanto obrar pudiste?
Genio inmortal, que un mundo redimiste,
Donde te busco? y á tu frente regia,
Que despreciara una mortal corona,
Podrá la Musa con cantar sonoro
Tejer una corona que no muera?
Te buscaré en la zona
Do brilla el Sol en sus palacios de oro?
¿O allá en su templo espléndido te hechiza

Con risa lisonjera
La Gloria que á tu alma diviniza?
« Ay!... responde con eco doloroso!
» Ay!... responde la voz del Oceáno :
» Ay!... le niega la tumba el patrio suelo!
» Vaga la grande sombra aun insepulta
» En la playa desierta ;
» Y á la ceniza yerta
» Del Héroe americano
» Que aun yace sin honor y sin consuelo,
» Con saña vil injusta plebe insulta! »

O Hijas de Colombia,
Cundinamarca, Venezuela, Quito!...
Hijas brillantes de Capac y Ocello,
O Bolivia! ó Perú! vosotras todas
Que del Campeon al grito
Rompiste el yugo y las cadenas godas,
Decid... ya su virtud, el nombre bello,
Su vida, sus hazañas, su memoria,
Que son vuestro blason y vuestra gloria,
¿Tan breve así se olvida?...

Ah! maldicion sobre la patria injusta
Que el mérito desprecia y los servicios;
Que tan pronto olvidó los sacrificios
Del Varon inmortal!... Con faz adusta
Confunde á los ingratos en tu ira,
Gran padre de Capac!... O Sol brillante,
Del orbe de Colon tu amor retira;
Y niega con tu aspecto que da vida
Tus torrentes de líquido diamante!...

Mas no!... no cumplas el fatal deseo!
La Patria al fin levanta
El inmortal trofeo,
Y los himnos de gloria al Héroe canta.
Pero no basta á su virtud y fama:
Su nombre un culto universal reclama.
En el centro del mundo
Que libertó su mano,
Sobre el dorso indomado de los Andes
Alzad el monumento americano;
Y para eternizar los hechos grandes
Que hacen aureola al HOMBRE,

En vez de himno sonoro,
Al pié del mausoleo en letras de oro
Esculpiréis el *Nombre*.
Con frente erguida y cana,
Y con la voz, que á leguas mil retumba,
El Chimborazo altivo
Al orbe entero indicará la tumba;
Y la posteridad americana,
Allá peregrinando,
En plegaria ferviente y taciturna,
Vuestra gloria admirando,
Con santo orgullo acatará la urna!

HIMNO AL SOL.

CORO.

Eterno Sol! de la natura encanto,
Padre de nuestros Reyes :
Protege de Capac el pueblo santo
Que mereció tus leyes!

UN INCA.

Rey sublime del cielo y de la tierra,
Cuyo ojo rutilante
Penetra con ardor vivificante
Cuanto en su seno el universo encierra!
Cuando columbra el luminoso Oriente
Tu inalterable frente,

Cual férvido guerrero
Que al enemigo con su aspecto aterra
En el combate fiero;
Tu presencia, ó gran Dios! ahuyenta y doma
Los astros cuya luz pálida brilla
Cuando la noche asoma!

EL PONTIFICE.

Al fulgurar de tu divino aspecto
Con presuroso espanto
A la honda sima del abismo infecto
Huye la turba oscura;
Cae de la noche el tenebroso manto,
Y te sonrie la gentil natura.

UN INCA.

Mas cuando en alto vuelo,
Noble gigante, al pabellon del cielo
Cual cóndoro te empinas,
Y arroja de tu frente la diadema
Mil torrentes de líquido diamante,
Brilla de tu semblante

La magestad suprema,
Y al universo, altio Rey, dominas.

SACERDOTES.

Acoge, ó Sol! el misterioso canto
De un pueblo que te implora:
Salva á tus hijos! Salva al reino santo,
Que tu culto conoce, y que te adora!

CORO DE VÍRGENES.

Salve! ó gloria y delicias del mundo!
Dios de Manco y de Ocello, salud!
Tú, que viertes del seno fecundo
Hermosura, placer, juventud!

UNA VÍRGEN.

La natura á tu aspecto se muda;
Se reviste de luz y esplendor!

OTRA.

Con mil voces te aclama y saluda,
Suspirando sus himnos de amor!

CORO DE VÍRGENES.

Salve! ó gloria y lumbrera del mundo!
Dios de Manco y de Ocello, salud!

CORO DE GUERREROS.

Salve, Dios! que en tu giro fecundo
Siembras vida, poder y virtud!

UN GUERRERO.

Ven!... Reviste tu manto de gloria;
Deja el lecho imperial do reposas.

UNA VÍRGEN.

¿Cuál vendrá de tus castas esposas
La purpúrea cortina á correr?

UN GUERRERO.

¿Qué guerrero á tu lado vigila?

UNA VÍRGEN.

Dios, cúal de ellas arrulla tu sueño?
Cuál recibe en tu ampleso halagüeño
La impresion inmortal de tu ser?

OTRA VÍRGEN.

Mas ya brilla al Oriente tu pompa;
Ya nuestra alma se inebria de amor!

UN GUERRERO.

Ya retumba la bélica trompa:
Todo el pueblo rebosa en fervor!

CORO DE VÍRGENES.

Salve! ó gloria y delicias del mundo!
Dios de Manco y de Ocello, salud!

CORO DE GUERREROS.

Salve! Dios que en tu giro fecundo
Siembras vida, poder y virtud!

UNA VÍRGEN.

Tú das púrpura y risa á la aurora,
Grato aroma en los aires exhalas:
Tú abrillantas del ave las alas,
Y tuyo es su armonioso trinar.

UN GUERRERO.

Por tí siente latiendo el guerrero
En amor patriótico el alma :
Por tí vence en el campo, y la palma
De su triunfo consagra en tu altar.

UNA VÍRGEN.

Por tí al aura se mece la espiga
Que alimenta al feliz labrador.

UN GUERRERO.

Por tí el campo animoso fatiga,
Y la frente le surca el sudor.

UNA VÍRGEN.

Por tí gime la brisa que halaga
La palmera, y arrulla la flor.

UN GUERRERO.

Por tí vuela hasta el cielo, y se embriaga
De tu luz el sublime condor.

CORO DE VÍRGENES.

Salve, ó gloria y delicias del mundo!
Dios de Manco y de Ocello, salud!

CORO DE GUERREROS.

Salve, ó Dios! que en tu giro fecundo
Siembras vida, poder y virtud!

UNA VÍRGEN.

Si abren tus manos fúlgidas
Las puertas orientales,
Con las tinieblas lóbregas
Huyen tu faz los males.

UN GUERRERO.

Por tí la tierra pródiga
Nutre en su seno el oro;
Por tí la concha nítida
Informa su tesoro.

UNA VÍRGEN.

A Ocello y á sus vírgenes
Cantaste la cancion,
Que en gozo melancólico
Arroba el corazon.

UN GUERRERO.

Tú nuestra ley dictástele
A Manco; tú amistad,
Tú eterna fé jurástele,
Gloria y felicidad.

CORO DE TODOS.

Acoge, ó Sol, el misterioso canto
De un pueblo que te implora!
Salva á tus hijos!... Salva al reino santo,
Que tu culto conoce, y que te adora!

EL INCA.

O Sol! tú quién eres, á cuya presencia
El ánimo, el cuerpo se alegra y delira?

A cuanto en el orbe vegeta ó respira
Tú brios infundes, accion y placer.
Sin tí fuera el aire un cáos infecto,
La tierra seria tosca masa inerte.
Principio de vida, tú vences la muerte,
Que en vano acomete la esencia del ser.
En vano te cerca tal vez la tormenta :
Tú rompes sus iras que silvan en vano;
Tú brillas, se aplacan del hondo Oceáno
Las olas, que rugen en bronco vaiven.
Tu aspecto despierta del sueño la tierra,
De ardor inefable los cielos inflamas,
Y pura simiente de vida derramas,
Autor sempiterno de amor y de bien!

CORO DE VÍRGENES.

Cual hija, que á su padre ausente llora
En lánguido tormento,
Y al verle se embrïaga de contento;
Así naturaleza en cada dia,
Al despuntar la aurora,
Se inebria de placer y de armonía!

EL INCA.

Eres tú de la vida el autor solo?
Reside solo en tí la omnipotencia?
Eres tú la suprema inteligencia?
O si en el alto polo
De un Crëador potente,
Del gran Pacha-Camac, eterna esencia,
Solo eres el emblema?
Y de su augusta voluntad suprema
Ministro obedïente,
Cumples su ley, cual su primer agente?

CORO GENERAL.

Dios! que en el cielo á nuestra voz suspenso,
Brillas en pompa ufana,
A donde tiende el raudo curso inmenso?
Nuestro orbe á despertar vendrás mañana?

O Sol! de la natura alma y encanto,
Padre de nuestros Reyes!
Protege de Capac el pueblo santo
Que mereció tus leyes!

Á ANA DE M***

DE CARTAGENA.

Tanta es la gracia que en tu aspecto rie,
Tanta es la dicha y la inefable calma;
Es tan suave el placer que infunde al alma,
Cuando brilla, tu rostro angelical;
Que mi pecho á los sueños se abandona,
Los sueños que dorar solian mi vida;
Y sobre el corazon, que todo olvida,
Se estanca de las penas el raudal!

Si fuera rey, por tí diera el imperio,
Ana, y diera mi cetro y mi corona;
Y el poder y la gloria y cuanto dona
Por tu blando mirar los diera yo!

Si fuera un trovador, yo trocaria
La gloria inmarcescible de mi lira,
Y el canto celestial que el mundo admira
Por el suspiro que tu seno henchió!

Si del trono de Dios fuera un querube,
Por tí dejara del Empíreo el coro,
Y su dicha y su gloria y su arpa de oro,
Para gozar de un ignorado bien!
Si yo fuera Luzbel, olvidaria
Las flores gayas del Eden perdido,
Y creándome un cielo en ese olvido,
A tu lado encontrara un nuevo Eden!

APOTEOSIS DE NAPOLEON.

15 DE DICIEMBRE DE 1841.

Cual astro rutilante
Que en magestad serena
Las regiones del viento altivo hiende,
Y dora con su fúlgida melena;
Indómita, brillante,
Así, con aúrea popa y aúrea entena,
Surca la Nao el pecho al ancho Sena.
¿A do tu curso tiende,
O Nave empavesada en seda y oro?
A qué desplegas tan egregia pompa?
Por qué hinche el aire con clamor sonoro
El bélico clarin, la aguda trompa?

A la triunfal ribera
Frenético se agolpa el vulgo ufano,
Y en alborozo de victoria insano
Grita, y aclama tu imperial bandera!

Así, cuando en los dias de batallas
Tronaba trïunfante
De la invicta Lutecia en las murallas
El grito de victoria retumbante;
O cuando tremolara
En el campo de Marte
Sobre fatídica ara,
A los tiranos ominoso insulto,
Del pacto federal el estandarte;
En férvido tumulto
La Francia así marchara
Con raptos de alegria y de contento;
Y su entusiasmo santo
Tronaba así con religioso acento:
Así entre el gozo del delirio y canto
Se espantaba del bronce al estampido
El eco en Monte-Marte adormecido.

En tu purpurea vela, egregia Nave,
Con hálito gentil sopla süave
Enamorado el viento :
Lame tu pié con apacible arrullo
La onda que en torno gime,
Y vierte un son de plácido lamento.
Por qué con regio orgullo
El peso ostentas que tu seno oprime?
Acaso träes al Monarca ufano
La seda que tejiera índica mano?
O desde las comarcas iduméas,
Do adoctrinó Mahoma,
Mirra fragante y preciöso aroma?
O cargas de las conchas eritréas,
Que informa asiática onda,
El nacarado lacrimal tesoro,
O el fúlgido tributo de Golconda,
O de Africa el marfil, de Manco el oro?

Mas qué vale que á tí mi pié dirija?
No me atiendes; fugaz surcas las ondas,
Orgullosa del Sena imperial Hija,

Y no soy digno que á mi voz respondas.
En medio del tropel que te saluda,
Y bulle en torno y brama,
Como podrás oir el habla ruda
De una Musa extrangera que te aclama?
Aunque con placer vivo y gozo puro
A victoriarte acuda,
¿Qué suena el tosco nombre
De colombiano oscuro
Sin gloria, sin prestigio, y sin renombre?

Pobre hijo soy de americano suelo,
Sí: ni se atreve el vuelo
Aun de mi Musa... Mas allá ignorado
No es ya mi nombre : la ambrosial fragancia
Mi pecho ha respirado
De las Ninfas del Sena populoso;
Y ha pisado mi planta el orgulloso
Alcázar donde impera un Rey de Francia.
Aunque nacido en honda selva oscura,
No me esquivó su risa
La madre del poeta alma Natura;

Soy vate yo tambien!... Sabe mi lira
En dulce solazar genial encanto;
Y en medio de la plebe que delira,
Cuando su faz me inspira,
Hierve mi seno en entusiasmo santo,
Y soberbio del triunfo entona el canto!

Mas un nuevo bajel, que al puerto aspira,
De las playas de Cirne avanza altivo;
Y dentro yo apercibo
Noble mancebo que impaciente mira.
¿Quién eres tú, que silencioso y grave,
Aunque te rie en róseo Abril la infancia,
Sobre humildosa nave
Aportas á las playas de la Francia?
Cabe el timon sentado, adusto y serio,
Mas trocado por tí, gigante Niño,
Présago ya de tu futuro imperio,
El nauta cortesano
Te halaga con insólito cariño;
Y al columbrar la gálica ribera,
Con imperita mano

Te agasaja la lisa cabellera;
La cabellera, sobre que algun dia
Triple diadema descansar debia.

Mira esa tierra que te aguarda... Es ella!
Esa es la franca orilla
Do rige el cetro Luis... Oh! cuánto es bella!
Cuánto es hermoso el Sol que en ella brilla!
Y la miraba con ardor intenso,
Inmóvil, fijo el ojo, embebecido;
Y le agoviaba el corazon inmenso
Un férvido latido.
Devoraba en un éxtasi halagüeño
La playa, el bosque, la ciudad, las dunas,
Y en palpitante sueño
Gozaba amor, placer, glorias, fortunas!
Mas qué fortunas, qué delicias pides?
Qué te brindó la suerte?
Son sus placeres las crüentas lides;
Es su amante la gloria;
Y en el campo feral que tiñe muerte
Solo le halaga el canto de victoria;

Le halaga de un imperio la esperanza...
O sublime demencia!... y todo alcanza!

« La victoria! un imperio!... Oh! qué alegria!
Cuando veré tu cara,
O gloria?... Años volad!... Por qué se para
La edad fugaz, y para mí tardia?
Cuando vendrá de mi poder el dia?
Ya no cabe el deseo en este seno :
Mi corazon anhela,
O Francia, de pisar tu suelo ameno...
Soplad, vientos, soplad! henchid la vela :
Brame con furia el Aquilon demente,
El Oceáno ruja;
Los flancos rompa al tardo leño, y cruja
La desarmada quilla;
Perezcan todos, el bagel, la gente,
Con tal que abraze la fatal orilla!... »

Yo no te ví, cuando en su solio augusto
La Francia te encumbraba delirante;
Cuando tu ceño adusto,

Como el cejo de Júpiter tonante,
Al orbe estremecia :
A tu ínclita pujanza
La Europa se rendia,
Y su suerte pendia de tu lanza.
Tu férrea voluntad era el destino,
Tu voz era su oráculo tremendo,
Tu brazo su poder : del cáos horrendo,
Cual el soplo divino,
Tu espíritu crëador brotaba leyes :
En tu órbita invencible,
Cometa propotente,
Arrastrabas los pueblos y los reyes;
Y con un pié terrible
Quebrantaste el orgullo de su frente.
Como un gigante recorriste el mundo
En tu carro de guerra,
Y con horror profundo
Muda á tu aspecto se postró la tierra!

¿Quién tejerá la aureola
Que conquistó tu frente,

Cuando enfrenaste el hado al pié del puente
Entre los rayos que fulmina Arcola?
A la ciudad de Marte,
Que decora tu nombre en nuevo lustre,
¿Quién guiará tu curso? Tu estandarte
Siguiendo audaz en el egipcio asilo,
¿Quién, desterrado ilustre,
Contigo irá á beber la onda del Nilo?
¿Quién con plantas robustas
Trepando las Pirámides vetustas,
Contigo irá á evocar, entre la muda
Ceniza de Cheops y Faraones,
Sobre la cima aguda,
Los siglos que allá duermen á montones?

¿Quién, entre el trueno y lumbre
Del inspirado Oreb, ó quién del Sina,
Que vió la ley divina,
Escalará la cumbre,
Para admirar tu hueste altiva y fiera
Que en el sacro Jordan se desaltera?
Tú pisas de David la fria tumba;

Interrogas á Job : tu pié despierta
De Sólima desierta
El eco mudo, que á tu voz retumba.
La prole de Judá leda te aclama
Cual otro Ciro invicto,
Y en su postrer conflicto
Salem un nuevo Salvador proclama!

Mas quién podrá seguir tu raudo vuelo?
Donde vas? de Siloé dejas apénas
Las pálidas arenas,
Y ya te acoge en triunfo el franco suelo.
Sobre nieves alpinas
Cual un fastasma asomas,
Y el vencedor ejército exterminas :
Das un paso, y de un paso Ausonia domas.
En la de Europa helada zona extrema
Se espanta el Ruso algente, el Anglo rico;
Tras de Pirene el Leon hispano trema.
Imperas y dominas
En las patrias de Arminio y Federico...
Mas desmaya mi espíritu, que corre

Tras tu Aguila voraz de torre en torre,
Desde el bátavo suelo
Al derrocado alcázar de Zenobia,
Para seguir el indomable vuelo
Desde Calpé, que tu poder agovia,
Al imperial Kremlin de la Moskovia!

Oh! ¿quién me diera de narrar tus glorias?
¿Quién me infundiera altisonante aliento
Para ensalzar tu nombre y tus victorias?
Aunque mi pecho late
En estro inspirador, muere el intento;
El digno monumento
Solo erguir puede Francia á tus memorias;
Y la posteridad será tu vate.
Te canta el Rin, el Pó, cuando bramando
En espumante ira horriblemente
Muerden el pié de indestructible puente:
Te alaba el Sena, cuando
Sus olas deslizando
En plácida corriente,
Reflejan desde lejos

En líquidos espejos
Tus arcos trïunfales,
Tus circos imperiales,
Y los dorados techos
De tus marmóreos templos,
A la posteridad nobles ejemplos;
Ensalzarán tus hechos
Con férrea voz y con poder gallardo,
Inclinando á tu planta ineluctable
Su cerviz indomable,
El gigante Cenisio, el gran Gotardo.

Yo no te ví, cuando tu vasta gloria
Toda frente acataba y toda lira;
Cuando en tu marcha, que aun al mundo admira,
Tú cansaste la fama y la victoria.
El siglo que bramaba entre rüinas,
Cual torrente que infló rábido hivierno,
A que todo se rinde y todo cede,
Dobla el sonante cuerno,
Y al mirarte, amansado retrocede.

Se somete la Europa á cuanto ordenas
En impotente encono :
Con una mano la discordia enfrenas;
Y al orbe preparando otras cadenas,
Con victorioso pié huellas el trono.

Y tú, Rey inmortal! tú, Genio altivo,
Caiste al fin de tan sublime altura!
Y cual sepulcro vivo
Te recogió en su seno una isla oscura.
Para dar breve asilo al gran Cautivo
Brota un árido escollo el mar profundo;
Y en su regazo triste
Una isla angosta encierra
Al que domó la tierra,
Dios mortal, que no cupo en todo un mundo!
Del seno del Océano saliste
Débil, sin cetro, y sin rëal adorno;
Y haces, ora que el hado te abandona,
Al seno del Océano retorno
Sin manto real, sin cetro, y sin corona!

Así, cuando la Aurora,
Flores y perlas derramando y risa,
El Oriente dora,
Y al corazon humano
Con su presencia hechiza;
Del seno undoso del tranquilo Oceáno
Sin rayos, sin calor, el Sol asoma.
Mas sube, y brilla; y se alza, y fulgurante
La diadema ostentando de adamante,
En la region del polo
De sus rivales la caterva doma;
Y campëando solo
En su dosel de llama,
La tierra, el cielo Emperador le aclama!
Despues, del trono en que domina ardiente
Desciende magestuoso,
Y depone los rayos de su frente
En el Oceáno undoso;
Dejando envuelto al orbe en noche oscura,
Para volver mañana
Con pompa mas ufana
A embelesar el cielo y la natura.

Yo no te ví, cuando en tu yermo asilo,
Del mundo abandonado y de la suerte,
Luchabas intranquilo
Con la gloria, el olvido, y con la muerte.
Ah! cuantas veces de tu suerte infausta
Rechazabas la idea ineluctable!
Ah! cuantas veces sobre el pecho fuerte
Cruzado el brazo inerte,
Y de aguda congoja el alma exhausta,
Repasabas la historia,
La historia interminable
De tu pasada gloria!

Como una instable sombra
Que sobre el rostro de la luna vaga,
Y, cual espectro que su brillo apaga,
Al caminante asombra;
Así la serie inagotable, inmensa
De hazañas inmortales
Que brillan de tu vida en los anales
Acosaba tu mente, y la oprimia
Con amargura intensa;

Y al tormento, al horror de la agonia
Tu cansado vigor desfallecia!

« O Francia!... O de mi pecho ínclita amante!
» Por qué te veo tan triste?
» Do está tu cetro y tu poder brillante?
» De tu valor, de tu virtud qué hiciste?
» Te encimé sobre el orbe augusta y bella,
» Y á tu soberbia planta
» Que hollaba de los reyes la garganta,
» Los cetros arrojaba y las coronas!...
» Mas se eclipsó mi estrella,
» Vencióme el hado adverso... y me abandonas.
» Y tú tambien caiste!...
» Tu gloria ya no existe...
» Muere la Francia... y muere yo con ella!...
» Me abruma un mal horrendo,
» Una lente agonia me devora :
» No respira mi pecho en tanta calma,
» Y sin poder morir vivo muriendo!
» Deidad libertadora,
» Ven, Muerte! ven á libertar esta alma! »

Y muere... ay Dios!... A la mansion eterna,
Al alto Empíreo vuela!
Vuela, Alma excelsa! — Con piedad paterna
Te acoge el Dios que premia y que consuela,
Y toda culpa absuelve!
Sube!... Mas lega tu mortal ceniza
A la grande Nacion que la reclama...
Y en el triunfo de muerte el Héroe vuelve!
O tú, noble Ciudad, que diviniza
Su vida y muerte, su sepulcro y fama,
Engalana tus templos y tus calles!
Rëales monumentos,
Alfombrad los pulidos pavimentos;
Brotad flores y aroma, Elíseos Campos!
Del bronce entre los lampos
Retumben sin cesar montes y valles.
O Reyes, sacudid de vuestros mantos
El polvo sepulcral; en coro augusto
Venid! solemnizad con regios cantos
El culto grande y justo
Que rinde al Héroe la Nacion potente.
Posad sobre sus sienes imperiales

Corona de inmortales,
Y humillad á su cetro omnipotente
La corona que brilla en vuestra frente!

Y tú, Templo inmortal! feliz asilo
De la virtud que hierve en nobles pechos;
Tú, que á sus grandes hechos
Debes tanto blason, y lustre y gloria,
Panteon del valor!... tú que conservas,
Cual una viva historia,
Las reliquias del Ebro y las del Nilo
Intrépidas catervas;
Corona de laurel tu augusta mole,
Y empavesa tus restos mutilados
Con los mil pabellones conquistados
Por tu esforzada prole!
Levanta hasta la bóveda estrellada
Tu cúpola dorada,
Ensancha tus murallas!...
En tu seno á buscar viene el reposo
El Rey de Reyes, el Varon famoso,
El Dios de las batallas!

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Nov. 2008

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 024 328 067 9